

## **LES AMIS DE GEORGE SAND**

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)  
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres  
Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris  
Courrier et Secrétariat : Amis de George Sand - Mairie de Montgivray - 36400 Montgivray  
Tél : 02 54 30 23 85. Courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr  
Site internet : [www.amisdegeorgesand.info](http://www.amisdegeorgesand.info)



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association *Les Amis de George Sand* a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 1985 Les Amis de George Sand

# LES AMIS DE GEORGE SAND

Publié avec l'aide du Centre National des Lettres

GEORGE SAND ET PARIS  
N° spécial



*Statue de George Sand au Jardin  
de Luxembourg, par François Sicard*

1985

Nouvelle Série N° 6

# LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de  
la Société des Gens de Lettres  
Subventionnée par la Ville de Paris

8, rue Coutureau — 92210 - SAINT-CLOUD

## Bureau

Président	Georges Lubin
Vice-Présidentes	Aline Alquier Jeannine Tauveron
Secrétaire Générale	Bernadette Chovelon
Trésorière	Henriette Kell

## Conseil d'administration

Mme Aline Alquier — Mme Mizou Baumgartner — M. Thierry Bodin —  
Mme Brosse-Giran — Mme Maud Chassigner — Mme Anne Chevereau —  
Mme Bernadette Chovelon — M. Georges Lubin — Mme Francine Mallet — M.  
Jacques Marillier — Mme Jeannine Tauveron.

## Cotisations :

Membres actifs	80 F
Membre bienfaiteur	120 F
Membre d'honneur	200 F

Les chèques (bancaires ou postaux) doivent être libellés au nom de *l'Association des Amis de George Sand*.

Envoyer les chèques bancaires à Mme Kell, 31, rue Lepic, 75018 Paris.  
Compte de chèques postaux n° 5738-72 LYON.

Prix : 40 F

Dépôt Légal 1985 — ISSN 0244-296 .

IMPRIMERIE CARLO DESCAMPS COURMAYEUR 59163 FRANCE

## SOMMAIRE

Victor HUGO	Hommage à George Sand .....	2
La rédaction	Editorial .....	3
George SAND	La Rêverie à Paris .....	5
Bernadette CHOVELON	L'enfance d'Aurore Dupin à Paris .....	11
Thierry BODIN	<i>Horace</i> , un roman parisien .....	16
Marie-Paule RAMBEAU	La vie parisienne avec Chopin .....	23
Aline ALQUIER	Quand G. Sand dînait au Magny .....	32
Mizou et Michel BAUMGARTNER	La Résidence de Palaiseau .....	38
Georges LUBIN	Les Adresses parisiennes .....	43

<b>Comptes rendus et Publications</b> .....	48
par Aline ALQUIER, J.-P. LACASSAGNE, G. LUBIN.	

**La vie de la Société**

B. CHOVELON	Assemblée générale .....	52
-------------	--------------------------	----

**Manifestations diverses**

Théâtre, Conférences .....	55
----------------------------	----

<b>Informations diverses</b> .....	56
------------------------------------	----

**Les illustrations :**

Couverture	<i>La statue de François Sicard au jardin du Luxembourg.</i>
Hors-texte entre les pages 28 et 29 :	<i>Le n° 46 rue Meslay et plaque commémorative.</i>
	<i>Le n° 20 rue Pigalle.</i>
	<i>Le square d'Orléans et plaque commémorative.</i>
	<i>La rue Mazet en 1870.</i>
	<i>La maison de Palaiseau.</i>

*A l'exception des deux dernières, les photographies sont dues à M. Pierre Chévereau.*

## L'HOMMAGE DE VICTOR HUGO

En cette année Victor Hugo, il nous paraît opportun d'associer son nom à celui de George Sand. Plutôt que de reproduire les paroles éloquentes qu'il fit lire par Paul Meurice le jour des obsèques, et qui sont bien connues, nous avons choisi un extrait de lettre qu'il laissa publier dans un journal belge, à un moment où une certaine presse s'acharnait contre la romancière.

*Certes, personne ne comprend et n'admet plus que moi la critique haute et sérieuse, ... mais la sauvagerie des haines littéraires, mais des acharnements d'hommes contre une femme, mais jusqu'à de la rhétorique de cour d'assises dépensée contre un noble et illustre écrivain, voilà ce qui m'étonne et me froisse profondément.*

*George Sand est un cœur lumineux, une belle âme, un généreux et puissant combattant du progrès, une flamme dans notre temps ; c'est un bien plus vrai et bien plus puissant philosophe que certains bonshommes plus ou moins fameux du quart d'heure que nous traversons. Et voilà ce penseur, ce poète, cette femme, en proie à je ne sais quelle réaction aveugle et injuste ! Je répète le mot réaction, car il a un sens multiple, et il dit tout.*

*Quant à moi, je n'ai jamais plus senti le besoin d'honorer George Sand qu'à cette heure où on l'insulte.*

**Victor HUGO**

(L'Indépendance belge, 28 janvier 1860)

## ÉDITORIAL

Dans sa correspondance, tout au long de sa vie, George Sand a porté sur la capitale des jugements nombreux, variés et... contradictoires (pourquoi pas ? l'homme absurde est celui qui ne change jamais). La critique y domine plus que la louange, bien que celle-ci ne soit pas absente : l'écrivain reconnaît de temps à autre les avantages que peut offrir tel ou tel aspect de la vie parisienne. Tout dépend du point de vue et de la disposition du moment. Comment s'en étonner ? Il nous arrive à tous de pester contre le bruit, les embarras de la circulation, la foule importune, les visiteurs abusifs, et de nous féliciter quelques heures plus tard d'habiter une ville si pleine de contrastes, « la ville infâme et merveilleuse », comme l'appelait une chanson populaire au début du siècle.

La romancière a rarement situé l'action de ses romans à Paris. Exceptionnel, à cet égard, est **Horace**, que va étudier dans ce numéro Thierry Bodin. Quelques passages d'**Indiana**, de **Pauline**, où Paris est évoqué sans avoir un rôle véritable, quelques lignes dans **Isidora**, où l'on peut lire, par exemple : « Lugubre Paris ! mortel ennemi du pauvre et du solitaire ! tout ici est privation et souffrance pour quiconque n'a pas beaucoup d'argent », paroles suivies, en repoussoir, d'un éloge de la vie à la campagne. Il faudrait citer aussi un roman médiocre, **Francia**, qui se passe dans le Paris de 1815.

George Sand s'est exprimée davantage sur la capitale dans deux textes que vingt ans séparent : **Coup d'œil général sur Paris** et **La Rêverie à Paris**.

Le premier a paru dans le recueil collectif **Le Diable à Paris**, publication d'Hetzel, en 1845. On le retrouve dans l'édition Michel, puis Calmann Lévy à la suite des **Sept cordes de la lyre**. C'est une diatribe d'un bout à l'autre. Détachons quelques phrases au vitriol :

« Personne ne connaît Paris moins que moi. On ne connaît que ce qu'on aime, on ignore presque toujours ce qu'on hait, et, je te l'avoue, je hais Paris... C'est une aversion passée à l'état de monomanie... Je hais Paris, parce que c'est la ville du luxe et de la misère, en première ligne. Je ne m'y amuse point, parce que je n'y vois rien que de triste et de révoltant. Je ne saurais m'y plaire parce que je rêve le règne de l'égalité... »

Ces dernières phrases expliquent le ton acrimonieux du jugement : c'est une idéologie respectable qui l'inspire. La coexistence choquante de la grande fortune et de l'extrême misère révolte à juste titre l'éloquente avocate des humbles et des déshérités. Bien sûr, on a dû lui répondre que de tels contrastes existaient dans toutes les capitales, dans tous les pays du monde, et pour longtemps encore, hélas ! Mais cela ne console pas une âme éprise de justice et de fraternité.

Le lecteur trouvera d'autres extraits de ce texte amer dans l'article de Mme Marie-Paule Rambeau. Il nous a paru préférable de reproduire en tête de ce numéro des pages plus sereines, écrites pour un ouvrage collectif qui vit le jour en 1867, lors de l'Exposition Universelle qui allait attirer des étrangers en foule : **Paris-Guide**.

George Sand avait déjà songé à écrire sur les parcs et jardins de la capitale,

mais la maladie lui fit abandonner ce premier projet qu'elle remplaça par une méditation sur **La Réverie à Paris**, dont le charme nostalgique et le caractère rétrospectif surprendront peut-être. Car c'est un tout autre Paris que le nôtre qu'on découvrira dans ce morceau, et qui fera... rêver, un Paris où les plus graves encombrements étaient causés par les charrettes à bras des artisans, un Paris où il y avait encore une « population marinière », un Paris où la foule était « bienveillante, confiante, polie, on dirait presque fraternelle », où l'on n'était pas coudeoyé sans s'entendre dire : « Pardon, monsieur ».

Une réédition partielle de **Paris-Guide** a été récemment mise dans le commerce <sup>1</sup>. Elle ne reproduit pas la totale contribution des 125 auteurs retenus en 1867 par Louis Ulbach. La longue introduction de Victor Hugo en a été exclue, à juste titre. Ses quarante pages éloquentes, mais un peu verbeuses, n'évoquent pas le Paris réel (dont le poète est absent depuis quinze ans !) mais un Paris capitale de l'Europe, dans un futur hypothétique et lointain. Le texte de George Sand, qui n'avait reparu que dans le volume portant le titre **La Coupe** (Calmann Lévy, 1876), a été reproduit.

« Ne posant aucune règle que celle d'aimer Paris et de servir la cause du progrès », ce recueil se voulait en premier un guide, et posait un regard poétique, amusé, curieux, souvent inattendu, sur les charmes et les aspects pittoresques de la capitale. Si cet ouvrage eut son heure de gloire au moment de la parution, il peut encore enchanter le lecteur contemporain, qui découvrira avec agrément dans ces tableaux variés le Paris du Second Empire, à travers la vision (souvent déphasée par rapport à la nôtre) d'écrivains qui l'ont aimé et en ont dévoilé la poésie aux visiteurs de l'Exposition. Les textes sur les jardins, les boulevards, les cafés, les restaurants et bien d'autres peuvent encore charmer. Les petites dimensions de cette réédition lui permettent de se glisser dans un sac, dans une poche (ce que n'autorisaient pas les deux gros volumes de l'origine) et d'accompagner le lecteur en guidant ses pas vers des lieux quelquefois intacts, plus fréquemment dénaturés ou disparus, et le replongeant dans un passé insolite et délicieusement « rétro ».

Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite hélas ! que le cœur des mortels)

dirons-nous avec Baudelaire, pour une fois réconcilié avec George Sand.

Paris lointain, Paris « rétro », tel apparaîtra au lecteur le Paris qu'évoquent l'article sur l'enfance parisienne de la petite Aurore, et celui sur les « dîners Magny » où la sexagénaire, à la fin du second Empire, coudeoya ceux qu'elle appelle ses « petits camarades », écrivains, artistes et savants d'une autre génération, tous célèbres à divers titres, qu'elle regardait avec une indulgence amusée, « tous charmants mais tous agités ».

LA RÉDACTION

#### NOTE

1. Edition La Découverte. Maspéro, 1983. Introduction et choix de textes par Corinne Verdet.

## LA RÊVERIE À PARIS

À Louis Ulbach

Excellent ami, je vous avais promis une étude sur les squares et jardins de Paris, autrement dit sur la nature acclimatée dans notre monde de moellons et de poussière. Le sujet comportait un examen sérieux, intéressant, que j'avais commencé ; mais la maladie a disposé de mes heures, et ce n'est plus une étude que je vous envoie ; c'est une impression rétrospective que je dois avoir la conscience et l'humilité d'intituler simplement : **La rêverie à Paris**. C'est qu'en vérité je ne sais point de ville au monde où la rêverie ambulatoire soit plus agréable qu'à Paris. Si le pauvre piéton y rencontre, par le froid ou le chaud, des tribulations sans nombre, il faut lui faire avouer aussi que, dans les beaux jours du printemps et de l'automne, il est, « **s'il connaît son bonheur** », un mortel privilégié. Pour mon compte, j'aime à reconnaître qu'aucun véhicule, depuis le somptueux équipage jusqu'au modeste sapin, ne vaut, pour la rêverie douce et riante, le plaisir de se servir de deux bonnes jambes obéissant, sur l'asphalte ou la dalle, à la fantaisie de leur propriétaire. Regrette qui voudra l'ancien Paris ; mes facultés intellectuelles ne m'ont jamais permis d'**en connaître les détours**, bien que, comme tant d'autres, j'y aie été **nourri**. Aujourd'hui que de grandes percées, trop droites pour l'œil artiste, mais éminemment sûres, nous permettent d'aller longtemps, les mains dans nos poches, sans nous égarer et sans être forcés de consulter à chaque instant le commissionnaire du coin ou l'affable épicier de la rue, c'est une bénédiction que de cheminer le long d'un large trottoir, sans rien écouter et sans rien regarder, état fort agréable de la rêverie qui n'empêche pas de voir et d'entendre.

C'est encore un danger, j'en conviens, que d'être distrait au milieu d'une grande ville qui n'est pas obligée de s'occuper de vous quand vous ne daignez pas prendre garde à vous-même. Paris est loin d'avoir trouvé un système de véritable sécurité qui séparerait la locomotion des chevaux de celle des humains, et qui réussirait à supprimer, sans préjudice pour les besoins de l'échange, ces voitures à bras dont je veux me plaindre un peu en passant.

Remarquez que, sur cent embarras de voitures, quatre-vingt-dix sont causés par un seul homme attelé à une mince charrette, qui n'a pu se mettre à l'allure des chevaux et qui ne peut ni se hâter, ni se réfugier sur le trottoir. C'est un spectacle effrayant que de voir ce pauvre homme pris dans le fragile brancard qui ne le protégerait pas un instant si les cinquante ou cent voitures qui le pressent devant et derrière, souvent à droite et à gauche, se trouvaient poussées par le mouvement d'avance ou de recul d'un équipage récalcitrant. Il serait broyé comme un fagot. Mais s'il court un danger extrême, des centaines de piétons plus ou moins engagés dans cette bagarre ne sont guère moins exposés. Et la perte de temps dans un temps où l'on dit, à Paris comme en Amérique : « **Time is money !** » Quelques vieux troubadours disent encore : « **Le temps, c'est l'amitié, c'est l'amour, c'est le dévouement, c'est le devoir, c'est le bonheur.** » On ne s'occupera guère de ces esprits démodés ; mais que ceux qui ne songent qu'à la richesse et qui prédominent dans la société nouvelle, cherchent donc ou encouragent le moyen de ne pas perdre un quart

d'heure, soit à pied, soit en voiture, à tous les carrefours de notre aimable cité. On a bien trouvé le moyen de supprimer les attelages de chiens, ne trouvera-t-on pas celui de supprimer les attelages humains ?

Espérons. Rien ne marche jamais assez vite en fait de progrès ; mais tout marche quand même et profitons, en attendant mieux, des véritables améliorations dont nous pouvons déjà nous féliciter.

J'oserai soutenir que les gens distraits, pour cent périls qu'ils courent encore dans Paris, y bénéficient déjà de la compensation de cent mille joies intimes et réelles. Quiconque possède cette précieuse infirmité de la préoccupation dira avec moi que je ne soutiens pas un paradoxe. Il y a dans l'air, dans l'aspect, dans le son de Paris, je ne sais quelle influence particulière qui ne se rencontre point ailleurs. C'est un milieu gai, il n'y a pas à en disconvenir. Nulle part le charme propre aux climats tempérés ne se manifeste mieux (quand il se manifeste) avec son air moite, ses ciels roses moirés ou nacrés des tons les plus vifs et les plus fins, les vitres brillantes de ses boutiques follement bigarrées, l'aménité de son fleuve ni trop étroit ni trop large, la clarté douce de ses reflets, l'allure aisée de sa population, à la fois active et flâneuse, sa sonorité confuse où tout s'harmonise, chaque bruit, celui de la population maritime comme celui de la population urbaine, ayant sa proportion et sa distribution merveilleusement fortuite. A Bordeaux ou à Rouen, les voix et le mouvement du fleuve dominant tout, et on peut dire que la vie est sur l'eau : à Paris, la vie est partout ; aussi tout y paraît plus vivant qu'ailleurs.

Il est donc très doux, pour quiconque peut jouir du moment présent, de se laisser bercer par le mouvement et le murmure particuliers à cette ville folle et sage, où l'imprévu a toujours établi son règne, grâce aux habitudes de bien-être que chacun y rêve et à la grande sociabilité qui la préserve des luttes prolongées. Paris veut vivre, il le veut impérieusement. Au lendemain des combats il lui faut des fêtes : on s'y égorge et on s'y embrasse avec la même facilité et la même bonne foi. On y est profondément égoïste chez soi, car, dans chaque maison, un petit monde, assez malheureux et souvent mauvais, s'agite et conspire contre tout le monde. Mais descendez dans la rue, suivez les quais ou les boulevards, traversez les jardins publics : tous ces êtres vulgaires ou pernicioeux forment une foule bienveillante, soumise aux influences générales, une population douce, confiante, polie. On dirait presque fraternelle, si l'on jugeait des cœurs par les visages, ou des intentions par la démarche. Quel est donc, je ne m'en souviens plus, l'illustre étranger qui disait avoir du plaisir à se jeter dans les foules de Paris pour s'entendre dire à chaque instant par ceux qui le coudoyaient ou le poussaient involontairement : « Pardon, monsieur ! »

Mais nous voici, nous autres gens distraits, dans les nouveaux jardins publics, et tout à coup nous devenons attentifs pour peu que nous ayons pensé à quelque chose en ayant l'air de ne penser à rien. Impossible de marcher, même dans une ville amusante et charmante, sans rêver un espace illimité, les champs, les vallées, le vaste ciel étendu sur l'horizon des prairies. Voici de la verdure : on y court, on ouvre les yeux.

Le nouveau jardin vallonné et semé de corbeilles de fleurs exotiques, c'est toujours, en somme, le petit Trianon de la décadence classique et le jardin anglais du commencement de ce siècle, perfectionnés en ce sens qu'on en a multiplié les mouvements et les accidents afin de réussir à réaliser l'aspect du paysage naturel dans un espace limité. Rien de moins justifié, selon nous, que ce titre de **jardin paysager** dont s'empare aujourd'hui tout bourgeois dans sa villa de province. Même, dans les espa-

ces plus vastes que Paris consacre à cette fiction, n'espérez pas trouver le charme de la nature. Le plus petit recoin des roches de Fontainebleau ou des collines boisées de l'Auvergne, la plus mince cascabelle de la Gargillesse, le plus ignoré des méandres de l'Indre, ont une autre tournure, une autre saveur, une autre puissance de pénétration que les plus somptueuses compositions de nos **paysagistes** de Paris ! Si vous voulez voir le jardin de la création, n'allez pas au bout du monde. Il y en a dix mille en France dans des endroits où personne n'a affaire ou dont personne ne s'avise. Cherchez, vous trouverez !

Mais si vous voulez voir le jardin **décoratif** par excellence, vous l'aurez à Paris, et disons bien vite que l'invention en est ravissante. C'est du décor, pas autre chose, prenez-en votre parti, mais du décor adorable et merveilleux. La science et le goût s'y sont donné la main ; inclinez-vous, c'est un jeune ménage.

Le monde végétal exotique qui, peu à peu, nous a révélé ses trésors, commence à nous inonder de ses richesses. Chaque année nous apporte une série de plantes inconnues dont plusieurs enrichissaient sans doute déjà les herbiers et troublaient les notions des classificateurs éperdus, mais dont nous ignorions le port, la couleur, l'aspect, la vie enfin. Les nombreuses serres de la ville de Paris possèdent un monde de merveilles qui s'accroît sans cesse, et où d'habiles et savants horticulteurs naturalistes peuvent s'initier aux secrets de la conservation et de la reproduction propres à chaque espèce. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu là comme dans un rêve des **Mille et une Nuits**. Mais ce sanctuaire est fermé au public, qui en est dédommagé par l'arrangement exquis que, dans des espaces libres de gradins et de vitraux, ces maîtres jardiniers-botanistes savent donner aux élèves sortis de leurs mains. Ces élèves sont devenus robustes et luxuriants quand ils les livrent à la décoration des palais, des squares et des jardins publics. Déjà ils ont mis en plein air, durant l'été, d'admirables végétaux qui n'avaient orné encore que les grandes serres vitrées dites **jardins d'hiver**. Ils ont étudié le tempérament de ces pauvres exotiques qui végétaient perpétuellement dans une chaleur factice ; ils ont découvert que les uns, réputés délicats, avaient une vigueur toute rustique, tandis que d'autres, plus mystérieux, ne supportaient pas sous notre ciel des froids aussi intenses que ceux qu'ils endurent patiemment sur leur terre natale. Mais, comme les animaux, les végétaux sont susceptibles d'éducabilité, et un moment viendra, je n'en doute pas, où plus d'un qui se fait prier pour vivre chez nous, produira des fruits ou des rejets de bonne volonté.

Nous aurons donc gratis sous les yeux, à toute heure de la belle saison, des formes tropicales, peut-être des fougères arborescentes, déjà faciles à transporter en serre malgré leur âge respectable de plusieurs centaines de siècles, des orchidées splendides, des lataniers colosses, des fûts de colonnes végétales dont la vieillesse semble remonter à l'âge de la flore des houillères, des feuilles sagittées de dix mètres de longueur qui ont l'air de descendre d'une autre planète, des feuillages colorés dont l'éclat effacera celui des fleurs, des graminées plus semblables à des nuages qu'à des herbes, des mousses plus belles que le velours de nos fabriques, des parfums inconnus aux combinaisons de la chimie industrielle, enfin de gigantesques herbiers vivants mis à la portée de tout le monde.

Arrêtons-nous ici ; rêvons un peu, puisque, le premier étonnement passé et la première admiration exprimée, nous voilà emportés par l'imagination dans les mondes lointains, dans les îles encore désertes, dans les solitudes ignorées d'où le naturaliste courageux et passionné nous a rapporté ces trésors au péril de sa vie. En fait de périls il ne faut pas parler seulement des caprices de la mer, du venin des crotales, du

nuisible appétit des animaux sauvages et des cannibales indigènes, dont certains sont friands de chair blanche à la sauce tomate ; les plantes elles-mêmes ont parfois des moyens de défense plus prompts et plus directs, à preuve la belle ortie que nous avons vue toute couverte naturellement d'une buée argentée, visqueuse, qu'on peut toucher, mais toute fournie en-dessous de poils couleur de pourpre, dont le moindre contact avec la peau donne la mort.

Rassurez-vous ; celle-là ne sortira pas de sa prison de verre. Nous errons donc à quelques milliers de lieues du parc de Monceaux ou des jardins décoratifs qui bientôt doivent, dit-on, le surpasser. La riche décoration qui nous environne ne peut nous faire illusion longtemps : trop de contrées diverses, trop de pays très différents et très éloignés les uns des autres ont contribué à cette ornementation fabuleuse qui se présente là comme un résumé artistique de la création. Nous courons nécessairement de l'un à l'autre sur les ailes de l'intuition, et, frappés, honteux de la quantité de choses que nous ignorons encore, nous sommes pris du désir de voyager pour apprendre, ou d'apprendre pour voyager avec plaisir et avec fruit.

Croit-on que cet instinct de curiosité, éveillé dans des tempéraments aussi légers et aussi paresseux que ceux de la population parisienne, ne soit pas une véritable découverte faite par le progrès à son propre bénéfice ? Le progrès n'y a pas songé : il est de nature de marcher un peu comme le distrait dont j'ai fait l'apologie, sans savoir où il va. Ou bien il cherche une chose et il en trouve une autre, et longtemps il la tient dans ses mains par caprice, par mode ou par désœuvrement, sans savoir à quoi elle est bonne. Un matin, le goût des fleurs s'empare de lui et entre comme un élément essentiel dans la civilisation. On veut des tulipes d'un prix exorbitant ; un autre jour, on s'avise de la beauté des feuillages, et on demande des feuillages aux quatre coins du monde.

Pendant une saison, on veut des aroïdées et pas autre chose ; un peu plus tard, il ne faut parler que de fougères ou de bégonias tachetés. Enfin, au bout d'un certain temps, il se trouve que la mode a formé et répandu partout un musée d'histoire naturelle très beau, très précieux, à la portée de presque toutes les bourses, à la merci de tous les regards. Le progrès du luxe a travaillé pour celui de la science. L'art s'en est mêlé puissamment. Il a éduqué l'œil du public en lui montrant des groupes où la grâce a présidé au choix des formes et à l'arrangement des masses. Le populaire qui passe apprend les secrets de la lumière et ce que signifie en réalité le mot **couleur** et celui d'**effet**. Des masses de papyrus percent le gazon et cachent sous leurs tiges pressées le baquet où plongent leurs racines. (Je me rappelle le temps où l'on me disait que ces plantes ne pouvaient vivre que dans les eaux limpides et courantes de la fontaine Aréthuse.) Le passant apprend l'emploi ancien du papyrus, et de là lui viennent mille notions sur le passé, depuis ces premiers essais jusqu'à ceux de toutes les matières végétales qui peuvent remplacer le **chiffon**, déjà si cher et si rare, bientôt introuvable. Mille autres plantes éveillent les notions géographiques, d'où découlent toutes les autres notions scientifiques, sociales, économiques, historiques, religieuses, politiques, industrielles. Voilà l'enfant du peuple initié au **besoin de connaître, de trouver et d'agir**, par le frère oublieux de la misère, par le luxe ! La France n'est pas encore assez riche pour donner l'instruction gratuite ; des millions sont dépensés en détail pour la donner indirectement : n'y a-t-il pas là de quoi rêver ?

Voilà pourquoi, chers provinciaux, le peuple de Paris est ou devient si vite plus vivant que vous-mêmes. Il n'a pas votre santé, ni même votre activité soute-

nue ; il est **badaud** ; il perd beaucoup de temps, il se distrait pour une mouche. Les fortunes qui se font chez vous viennent pourtant s'engloutir dans cette vie intense du doux Paris au teint pâle qui vous absorbe et vit plus longtemps que vous.

A qui la faute ? A vous qui, dans vos petites villes, ne savez pas ou ne voulez pas organiser le **luxe pour tous**. Déjà les grands centres suivent le bon exemple : suivez-le dans les petites localités, et puisque vous ne faites pas des écoles gratuites, faites des jardins, faites des théâtres, donnez des concerts, des fêtes, ayez des musées. Il n'est si petit coin qui ne puisse fournir des matériaux intéressants et relativement complets pour toutes ces choses. Portez chez vous le sentiment de ce que vous aurez vu de beau et de bon à Paris.

Quitterons-nous les jardins décoratifs sans rêver auprès des délicieux bibelots hydrauliques qui jouent maintenant un si grand rôle dans nos **embellissements** ? L'eau, clarifiée par le mouvement précipité, est toujours une musique et une lumière dont l'art ne peut rompre le charme. L'insoumise par excellence peut modifier son allure, mais elle garde son éclat et sa voix.

J'ai vu des artistes naturalistes véritablement furieux contre ces jouets ruineux qui prétendaient leur rappeler la nature, et qu'ils traitaient de puérides et monstrueuses contrefaçons. « Qu'on nous apporte, disaient-ils, les puits de roches et de verdure de Tivoli avec leurs tourbillons d'eau impétueuse, ou que l'on nous rende les tritons souffleurs de Versailles, les concerts hydrauliques des jardins de Frascati, toutes les folies du rococo, plutôt que ces grottes postiches et ces cascades menteuses. C'est fausser toutes les notions du vrai, toutes les lois du goût, tout le sentiment d'une génération que l'on prétend rendre artiste et savante ! » Ils étaient indignés et nous n'avons pu les calmer.

Partagerons-nous leur colère ? Non, il y a entre le réel et le convenu, entre l'art et la nature, un milieu nécessaire à la jouissance sédentaire du grand nombre.

Combien de pauvres citadins n'ont jamais vu et ne verront jamais les sites pittoresques de l'Espagne, de la Suisse et de l'Italie, et les enchantements de la perspective particulière aux grands accidents de la montagne et de la forêt, du lac et du torrent, qu'à travers les fictions de nos théâtres et de nos jardins ! Il est impossible de leur en présenter des spécimens réels ; il faut se borner à copier un détail, un recoin, un épisode. Je ne puis vous apporter l'Océan, contentez-vous d'un récif et d'une vague. Ce détail ne gagnerait rien à centupler à prix d'or ses proportions déjà notables ; il ne serait pas plus vrai. Tout ce que l'on peut nous demander, c'est de le faire joli ; et, sous ce rapport, nos jouets hydrauliques sont sans reproche. Jadis, ils étaient bien plus coûteux et ils nous transportaient dans un monde mythologique de marbre ou de bronze, qui ne réalisait pas davantage le style antique de la poésie, des jardins et des temples grecs. Ils ont formé longtemps un style à part, tout de fantaisie, qui a bien son charme, mais qu'il faut laisser où il est. Apollon et ses nymphes, Neptune et Amphitrite n'ont plus rien à nous dire, à moins qu'ils ne nous parlent de Louis XIV et de sa cour, que nous ne comptons pas recommencer. La pensée de notre époque vise à nous faire aimer la nature. Le romantisme nous a débarrassés des fétiches qui ne nous permettaient pas de la voir, de la comprendre et de l'aimer pour elle-même. Ce que nous voulons apprendre aujourd'hui à nos enfants, c'est que la grâce est dans l'arbre et non dans l'hamadryade qui l'habitait jadis ; c'est que l'eau est aussi belle sur le roc que dans le marbre ; c'est que l'**affreux** rocher lui-même a sa physionomie, sa couleur, sa plante chérie dont les enroulements lui font une tenture merveilleuse ; c'est que les rocailles n'ont pas besoin de symétrie et de

revêtement de coquilles : il ne s'agit que d'imiter, avec une habileté amoureuse du vrai, leurs dispositions naturelles et leurs poses monumentales, aisées ou fantasques. Plus tard, si nos enfants voient comment la vraie nature procède, ils ne la goûteront que mieux, et ils se rappelleront les rocailles de Longchamps, de Monceaux et des buttes Chaumont comme on se rappelle avec plaisir et tendresse la petite plante grêle que l'on a cultivée sur sa fenêtre, et que l'on voit, puissante et grandiose, s'épanouir dans sa patrie.

Quittons les jardins décoratifs. Ce soir, tout en rêvant, nous irons peut-être à l'Opéra ou à quelque ballet des théâtres de féeries ; nous y verrons les fantastiques effets de la lumière électrique, créer sous nos yeux une nature de convention bien autrement infidèle que celle des jardins, éclairés, du moins, d'un vrai soleil ou d'une vraie lune. Est-ce à dire qu'il faille proscrire ces splendides illuminations de la peinture ? Je protesterais, je l'avoue. Cette lumière colorée si intense m'emporte plus loin encore que la vue des plantes exotiques. Elle me fait monter jusqu'à ces autres mondes, où des astres, éblouissants et en plus grand nombre que dans le nôtre, embrasent de leurs rayonnements des paysages indescriptibles.

*George SAND*

## L'ENFANCE D'AURORE DUPIN A PARIS

L'enfance de George Sand s'inscrit dans des racines profondément parisiennes. Décor de sa première enfance, de ses premiers souvenirs, la capitale en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, laisse dans l'esprit de la romancière quelques images vivantes, profondément humaines et attachantes qui permettent aux inlassables amoureux du vieux Paris d'imaginer derrière les murailles grisâtres de ces maisons encore debout pour la plupart, la vie d'une petite fille née en 1804, 15 rue Meslay (aujourd'hui 46) près du Boulevard Saint-Martin et baptisée quelques jours plus tard dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs, toute proche.

Les premiers souvenirs d'Aurore se situent dans l'appartement du 22 rue Grange-Batelière (actuellement le 13) au troisième étage où ses parents vinrent habiter quelques années plus tard. Pour l'enfant c'était un petit paradis coloré par les papiers peints qui garnissaient les murs de l'unique pièce dans laquelle il faisait bon jouer près de sa mère pendant que mitonnait le pot-au-feu. En réalité c'était « un triste réduit », si étroit que pour se coucher il fallait sortir les lits de l'alcôve où ils étaient rangés dans la journée. Aurore était totalement heureuse dans cet appartement tout baigné de la tendresse et de la gaîté de Sophie, toujours imaginative pour chanter des chansons, apprendre des comptines à sa petite fille ou lui réciter des prières. Telle une ancre au milieu du grand Paris, ce modeste appartement sans doute auréolé plus tard par la romancière quand elle le décrira dans *Histoire de ma vie*, a enraciné profondément George Sand dans Paris, comme témoin de ses premiers bonheurs et comme cadre affectif irremplaçable.

Sophie avait une jeune sœur : tante Lucie, Mme Maréchal. Elle habitait sur la colline de Chaillot, qui à l'époque était encore en pleine campagne. Quelques maisons entourées de jardins fleuris. Aurore accompagnée de sa mère et du fidèle Pierret s'y rendait chaque semaine. Plus tard, la romancière se souviendra de ce jardin rempli de tournesols, de papillons, garni de pots de fleurs comme « l'île enchantée de ses contes ».

Quelques épisodes importants dans la vie d'un enfant se rattachent à « ce lieu de délices », et en particulier sa première rencontre avec Napoléon qui plus tard jouera un rôle si important dans sa vie non seulement par les perturbations que ses chevauchées à travers l'Europe (et l'Espagne en particulier) ont apportées dans une enfance qui aurait pu être paisible, mais aussi par l'idée presque mythique qu'elle s'en est faite à l'âge de l'adolescence. Alors qu'Aurore était dans le jardin de Chaillot, Napoléon accompagné de sa garde à cheval passa de l'autre côté du mur. Et, avant même d'avoir pu l'apercevoir, la petite fille entendit les applaudissements et les cris d'enthousiasme de la foule auxquels elle mêla sa petite voix pour crier elle aussi comme les autres : « Vive l'Empereur ! »

Par une anecdote relatée dans *Histoire de ma vie*, le Parisien d'aujourd'hui peut imaginer la célèbre « pompe à feu » devant laquelle Aurore et sa mère passaient lorsqu'elles se rendaient à Chaillot en longeant les berges de la Seine. Par un ingénieux système, cette pompe élevait l'eau sur la Colline. La pompe était située au bord de l'Allée des Veuves, ainsi appelée car, le soir dans ce lieu qui, à l'époque,

était désert, cette voie était fréquentée par des femmes en quête d'aventures galantes dont les ombres se glissaient près des quelques guinguettes bâties au milieu des arbres. Qui reconnaîtrait cette Allée des Veuves dans notre avenue Montaigne d'aujourd'hui ? Cette pompe à feu faisait un bruit si énorme et dégageait une telle quantité de fumée que la petite Aurore redoutait toujours ce moment de leur passage où elle était toujours terrorisée. Elle cachait sa figure dans la poitrine du bon Pierret qui la portait dans ses bras et représentait pour elle le bon géant, capable d'apaiser toutes les peurs.

Un autre souvenir pittoresque du vieux Paris raconté par George Sand, se situe également dans ce quartier de Chaillot. Comme dans un conte de Dickens, chaque soir l'allumeuse de réverbères passait au moment de la tombée de la nuit. Un soir, Aurore qui avait probablement trop couru dans le jardin de sa tante Lucie, refusa d'avancer et resta plantée au milieu de la rue malgré les exhortations de sa mère, qui au bout d'un moment fit mine de s'en aller et de la laisser toute seule. A ce moment surgit l'allumeuse de réverbères, personnage typique du vieux Paris, normalement familial et rassurant pour un enfant entouré par l'obscurité de la nuit tombante. Mais sans doute pour encourager Aurore à reprendre sa marche, l'allumeuse de réverbères se mit à crier d'une voix sévère : « Prenez garde à moi, c'est moi qui ramasse les méchantes petites filles et je les enferme dans mon réverbère pour toute la nuit ». On imagine sans peine la peur de la petite fille à l'imagination déjà si enflammée.

Lorsque George Sand évoque le Paris de son enfance, c'est toujours à travers des anecdotes qui recréent pour le lecteur d'aujourd'hui l'atmosphère d'une époque ou qui permettent, à travers des détails quelquefois anodins, d'imaginer la vie d'un quartier bien précis ou de reconstituer des événements.

Après de longs travaux et des destinées diverses l'église de la Madeleine, devint en 1806, sur une décision de Napoléon « le Temple de la Gloire », dédié à la Grande Armée, « un monument tel qu'il y en avait à Athènes et qu'il n'y en a pas à Paris <sup>1</sup>. C'est devant ce monument qu'il passait ses troupes en revue. George Sand raconte comment, alors qu'elle était encore très petite puisqu'elle avait dû se hisser sur les épaules de Pierret pour essayer d'apercevoir l'Empereur, elle a assisté à l'une de ces glorieuses cérémonies, dont il était certainement coutumier. Elle a vu Napoléon s'avancer, vêtu de sa redingote grise sur son uniforme et tenant à la main son célèbre petit chapeau. En soi, cet événement de la vie quotidienne du Parisien de l'époque napoléonienne est déjà un tableau historique, coloré par les uniformes des troupes, la présence de l'Empereur, le décor de la Madeleine, les applaudissements de la foule massée de chaque côté de l'avenue. Mais pour Aurore, ce fut beaucoup plus encore. Au moment où Napoléon passa devant elle, il aperçut cette petite fille dont la tête dépassait la hauteur moyenne de la foule. Il lui sourit. George Sand, de longues années plus tard, se souviendra de ce sourire comme un événement marquant de sa petite enfance et y attachera une importance d'autant plus grande qu'il lui a semblé qu'un instant elle avait vu s'illuminer pour elle ce visage « d'ordinaire dur et froid ».

Le Jardin des Tuileries faisait partie du Palais Impérial. Les petits Parisiens jouaient tranquillement près des superbes bâtiments au passé chargé d'histoire, encore lourds des souvenirs de l'époque révolutionnaire récente. Le petit roi de Rome était encore un jeune enfant dans les bras de sa nourrice. Il était à la fenêtre et regardait les passants à qui il souriait. Quand il vit Aurore, il lui lança un bonbon ;

elle se précipita pour le ramasser, mais les soldats qui montaient la garde, ne lui permirent pas d'avancer pour le prendre. Anecdote toute simple, cette petite scène est suffisante pour reconstituer l'atmosphère d'un temps où le Jardin des Tuileries, non envahi par les touristes, était un lieu tranquille où deux enfants porteurs, à titres différents, d'un nom que les générations futures ne pourront oublier, échangeaient des bonbons en souriant.

Le Palais-Royal était à cette époque, un des quartiers les plus brillants et les plus animés des distractions parisiennes. Sophie-Victoire qui se rappelait le temps où elle y retrouvait secrètement le jeune officier Maurice Dupin qu'elle n'avait pas le droit d'épouser, y menait souvent sa fille pour lui montrer les boutiques et les attractions multiples. Aurore s'est souvenue, entre autres, du célèbre théâtre d'ombres chinoises et de marionnettes de Séraphin qui faisait la joie des petits Parisiens. Comment ne pas imaginer que le futur théâtre de marionnettes de Nohant ait pris ses racines dans la Galerie de Valois, le long du jardin du Palais-Royal, devant les petits personnages drôles et animés de l'univers de Séraphin ?

\*  
\* \*

En évoquant son enfance, George Sand découvre pour le lecteur d'aujourd'hui la vie quotidienne des Parisiens. De nombreux détails visuels reconstituent de véritables petits tableaux intimistes, des scènes vivantes dans des décors précis, colorés, agrémentés d'objets, de bibelots, de gravures.

Après la mort de Maurice Dupin et après les dissensions familiales qui ont suivi, Aurore vint habiter quelquefois chez sa grand-mère, rue Neuve-des-Mathurins près de la Chaussée d'Antin. C'était un appartement élégant meublé avec confort et raffinement, sujet d'étonnement pour la petite, car le bien-être « était beaucoup moindre à Nohant » : des tapis, des murs tendus de damas bleu de ciel, des feux dans toutes les cheminées, des meubles magnifiques qui avaient survécu aux orages de la Révolution. C'est à cette époque qu'Aurore découvrit, au cours des promenades avec sa mère qui venait la chercher de temps à autre, le Paris amusant de l'époque impériale : « Les boulevards étaient un lieu enchanté ; les bains Chinois, avec leur affreuse rocaille et leurs stupides magots, étaient un palais des contes de fées ; les chiens savants qui dansaient sur le boulevard, les boutiques de joujoux, les marchands d'estampes et les marchands d'oiseaux, c'était de quoi me rendre folle, et ma mère s'arrêtant devant tout ce qui m'occupait, y prenant plaisir avec moi, enfant qu'elle était elle-même, doublait mes joies en les partageant »<sup>2</sup>.

Le dimanche à cinq heures, un dîner « réunissait invariablement les mêmes convives » chez l'oncle de Beaumont. Il habitait rue Guénégaud, un vaste appartement qui ne donnait pas sur la rue, mais au fond d'une cour triste dans une maison du XVII<sup>e</sup> siècle, avec une façade régulière percée de hautes fenêtres. Après le repas, toujours raffiné mais toujours trop long pour l'enfant, les vieilles amies jouaient aux cartes, avec les petites tricheries d'usage. Aurore s'amusait pendant ce temps à construire des châteaux de cartes, à jouer toute seule aux dominos, ou à promener la lumière d'une petite bougie sur les tentures et les rideaux du grand salon, les meubles de Boule, les portraits de Largillière, les tableaux de peintres flamands et italiens. Les campagnes de Napoléon occupaient la place la plus importante dans les conver-

sations, et Aurore tremblait en entendant les angoisses ressenties par les Parisiens pendant les longs jours de la campagne de Russie où les nouvelles ne parvenaient plus jusqu'à Paris.

\*

\*

La variété et l'originalité des détails fournis par George Sand dans **Histoire de ma vie** sur cette génération d'aristocrates vieillissants, témoins à la fois de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, est un précieux document pour l'historien qui essaie de reconstituer toute une période de la vie à Paris.

Le couvent des Augustines Anglaises a tenu une place privilégiée dans l'enfance et la jeunesse d'Aurore. Son histoire fait sans doute partie intégrante de l'histoire de Paris, tant il est vrai qu'il fut le témoin, peut-être partiel, mais combien significatif d'événements précis d'une des périodes les plus noires de l'histoire de la France.

Ce couvent était situé non loin du Quartier Latin, vers la place de la Contrescarpe. Bien que détruit maintenant, on peut le localiser dans la partie sud de la rue du Cardinal-Lemoine. C'était une communauté de religieuses anglaises installées en France depuis fort longtemps, qui élevaient les jeunes filles en utilisant la plupart du temps la langue anglaise et en maintenant les traditions anglaises, comme par exemple le « rite » du thé trois fois par jour auquel les élèves les plus sages étaient conviées.

Pendant la Révolution, ce couvent avait servi de prison. La grand-mère d'Aurore y avait été incarcérée, ainsi que sa mère. On avait sans doute fait bien peu de réparations depuis, car les murs étaient encore fort endommagés. Le bâtiment était immense : Aurore mit un bon mois avant de savoir s'y retrouver seule, tant il y avait de couloirs obscurs, d'escaliers tortueux, de galeries immenses. Il y avait aussi des souterrains, des dalles disjointes, des pierres tombales mystérieuses sur lesquelles circulaient les histoires les plus incroyables de revenants, d'apparitions inexplicables, de bruits inquiétants qui enflammaient l'imagination des jeunes lectrices de madame Radcliffe, alors fort à la mode. Aurore était à la tête des expéditions nocturnes à l'intérieur du couvent pour partir à la découverte d'ossements ou de trésors insolites cachés sous des pierres trop lourdes à soulever, mais qui nous font déjà présager le futur auteur de *Spiridion*.

Ce couvent était un îlot de campagne au milieu de Paris : « ... J'avais un horizon magnifique, écrit George Sand dans **Histoire de ma Vie**. Je dominais une partie de Paris par-dessus la cime des grands marronniers du jardin. De vastes espaces de pépinières et de jardins potagers s'étendaient autour de notre enclos. Sauf la ligne bleue de monuments et de maisons qui fermait l'horizon, je pouvais me croire, non pas à la campagne, mais dans un immense village (...) Le jour, je n'y pensais à rien ; je regardais les nuages, les branches des arbres, le vol des hirondelles. La nuit, j'écoutais les rumeurs lointaines et confuses de la grande cité qui venaient comme un râle expirant se mêler aux bruits rustiques du faubourg. Dès que le jour paraissait, les bruits du couvent s'éveillaient et couvraient fièrement ces mourantes clameurs. Nos coqs se mettaient à chanter, nos cloches sonnaient matines ; les merles du jardin répétaient à satiété leur phrase matinale ; puis les voix monotones des religieuses psalmodiaient l'office et montaient jusqu'à moi à travers les couloirs et les mille fis-

sures de la mesure sonore. Les pourvoyeurs de la maison élevaient dans la cour, située en précipice au-dessous de moi, des voix rauques et rudes qui contrastaient avec celles des nonnes ; et enfin l'appel strident de l'éveilleuse Marie-Josèphe courant de chambre en chambre, et faisant grincer les verrous des dortoirs, mettait fin à ma contemplation auditive ». <sup>3</sup>

Paisible image de Paris au siècle dernier, cette description aurait sa place dans une histoire de la capitale. Tous ces souvenirs, dont George Sand restera profondément marquée font d'elle « une fille de Paris », même si plus tard une autre image, celle de la « bonne dame de Nohant » est venue se superposer à celle-ci au point de la faire trop souvent oublier.

*Bernadette CHOVELON*

1. HILLAIRET (Jacques). — **Connaissance du Vieux Paris**. Editions Princesse, Paris, 1954.
2. SAND (George). — **Œuvres Autobiographiques. Histoire de ma Vie**. La Pléiade, Paris, 1970. Edition Georges Lubin, t. I, p. 648.
3. *op. cit.*, p. 945.

## « HORACE », UN ROMAN PARISIEN

Le terme de roman parisien, appliqué à une œuvre de George Sand, peut surprendre. Mais *Horace* est certainement dans toute son œuvre le roman le plus profondément inscrit dans le tissu parisien, et celui où Paris est le plus présent, dans sa topographie, dans sa vie quotidienne, dans son histoire.

C'est en effet un Paris historiquement défini qui sert de cadre à *Horace*, avec une précision chronologique tout à fait exceptionnelle dans un roman sandien. Les références aux événements du temps situent historiquement le début du roman en 1831 (la date est donnée en clair à la fin du chapitre VI) ; le chapitre XXVII est consacré à l'insurrection du 5 juin 1832, et Arsène assiste au procès du droit d'association en décembre 1832 (chap. XX) ; Horace quitte Paris pour l'Italie le 25 mai 1833 (chap. XXXIII). C'est donc le Paris des années 1831 à 1833 que George Sand évoque dans *Horace*, c'est-à-dire à peu près l'époque où elle s'installe à Paris avec Jules Sandeau, jusqu'à la rupture et le départ de Sandeau pour l'Italie.

Le cœur de ce Paris, au carrefour des destinées, c'est le petit appartement de Théophile et d'Eugénie, « situé sur le quai des Augustins ». George Sand habita avec Sandeau au début de 1831 le 21 quai des Grands-Augustins ; elle s'installa en juillet au 25 quai Saint-Michel, où elle demeura jusqu'en octobre 1832. Il semble bien que l'appartement de Théophile soit un souvenir composite de ces deux logements qui devaient ressembler à toutes les mansardes des quais. On comparera le texte d'*Horace* avec celui d'*Histoire de ma vie* consacré à la mansarde du quai Saint-Michel.

### *HORACE*

« Mon petit appartement, situé sur le quai des Augustins, était composé de trois pièces, et ne me coûtait pas moins de trois cents francs de loyer. J'étais dans mes meubles : c'était un luxe pour un étudiant. [...] Mon balcon couronnait le dernier étage de la maison. [...] nous embrassions d'un coup d'œil la plus belle partie du cours de la Seine [...] En face de nous, la Sainte-Chapelle dressait ses aiguilles [...] ; la belle tour de Saint-Jacques-la-Boucherie élevait un peu plus loin ses quatre lions géants jusqu'au ciel, et la façade de Notre-Dame fermait le tableau, à droite [...] Nous venions de lire dans sa nouveauté *Notre-Dame de Paris* ; nous nous abandonnions naïvement [...] au charme de

### *HISTOIRE DE MA VIE*

« J'avais là trois petites pièces très propres donnant sur un balcon d'où je dominais une grande étendue du cours de la Seine, et d'où je contemplais face à face les monuments gigantesques de Notre-Dame, Saint-Jacques-la-Boucherie, la Sainte-Chapelle, etc. J'avais du ciel, de l'eau, de l'air, des hirondelles [...] ; je ne me sentais pas trop dans le Paris de la civilisation [...] mais plutôt dans le Paris pittoresque et poétique de Victor Hugo, dans la ville du passé.

J'avais, je crois, trois cents francs de loyer par an [...] Le plus difficile fut d'acheter des meubles. Je n'y mis pas de luxe... »

(Pléiade, t. II, pp. 114-115.)

poésie répandu fraîchement par cette œuvre romantique sur les antiques beautés de notre capitale [...] nos regards, suivant au vol les hirondelles et les corbeaux qui rasaient nos têtes, allaient se reposer avec eux sur les tours de Notre-Dame. »

(pp. 44-46.)

La comparaison est frappante, quasi littérale — y compris la référence à Victor Hugo. Eugénie cultive des orangers et du réséda sur son balcon (p. 45) ; Sand écrit : « En cultivant un pot de réséda sur mon balcon, je fis connaissance avec ma voisine, qui, plus luxueuse, cultivait un oranger sur le sien » (Pléiade, t. II, p. 115). « Les cinq étages de l'escalier me chagrinaient fort, je n'ai jamais su monter » (idem) ; les sœurs de Paul Arsène arrivant à Paris ont la même réaction : « il fallut monter les quatre-vingt-douze marches qui nous séparaient du sol. [...] au quatrième, elles étaient furieuses ; au cinquième, elles déclarèrent qu'elles ne pourraient jamais demeurer dans une pareille lanterne » (p. 89).

L'immeuble où habite Théophile fait le coin avec la rue Gît-le-cœur, et a « une porte de derrière sur la rue **Gît-le-cœur** ». Lorsque Marthe se réfugie chez Eugénie, Théophile, pour pouvoir surveiller les deux issues, s'endort sur une natte de paille dans l'embrasure de la porte (p. 78). Les personnages vont arpenter les quais, mais plus particulièrement à trois étapes importantes de leurs destinées. Horace s'est emporté et a quitté ses amis ; Marthe le suit : « Marthe le voyait à dix pas ; elle n'osait pas l'appeler sur le quai, elle n'avait pas la force de courir. [...] elle le voyait frapper de sa canne sur le parapet » ; dans sa course, Horace va entraîner Marthe jusqu'à l'hôtel où elle va se donner à lui (pp. 145-146). L'enfant de Marthe s'éveille à la vie quand la voisine va « le promener dans ses bras au soleil du quai aux Fleurs » (p. 257). C'est encore sur les quais que Sand situe la réapparition de Marthe et Paul Arsène : « Comme nous étions encore penchés sur le balcon pour suivre de l'œil le rapide tilbury d'Horace, nous remarquâmes qu'il faillit, au détour du pont, écraser un homme et une femme qui venaient à sa rencontre en se donnant le bras [...] La femme doit être jolie [...] et à la manière dont elle s'appuie sur le bras de ce jeune mari ou de ce nouvel amant, je vois qu'elle est heureuse de lui appartenir » (p. 290).

Non loin des quais, le Quartier Latin est lié lui aussi à la vie de George Sand. L'hôtel de Narbonne, rue de La Harpe, où demeure Horace, appartenait à George Sand ; elle le donna en dot à sa fille Solange en 1847. C'est là qu'Horace retiendra Marthe pour la première nuit. « A l'aube naissante, la porte de l'hôtel de Narbonne s'ouvrit et se referma plus doucement encore après avoir laissé passer une femme qui couvrait sa tête d'un châle rouge [...] c'était Marthe » ; Paul Arsène est venu l'attendre : « quelque chose m'avait dit que vous sortiriez de chez lui seule et désespérée » (pp. 146-148). Plus tard, Horace déménagera et vivra avec Marthe dans un hôtel garni, dans « deux chambres à vingt francs par quinzaine » ; c'est là qu'on assistera à la scène pittoresque du propriétaire, M. Chaignard, venant réclamer ses loyers impayés ; dans le même hôtel, habite le bousingot Laravinière « dans une chambre à quinze francs par mois, entresol délicieux, suivant lui, dont il était obligé d'ouvrir la

porte et la fenêtre lorsqu'il étendait les deux bras pour passer sa redingote » (pp. 172 et 176-177).

Les restaurants des étudiants sont ceux qu'a fréquentés George Sand : « Je dînais alors chez Pinson, restaurateur, rue de l'Ancienne Comédie [...] Ce brave et honnête père Pinson ! il était l'ami de ses clients, et, quand ils n'avaient pas de quoi payer, non seulement il attendait, mais encore il leur ouvrait sa bourse. [...] j'ai toujours été reconnaissante de sa confiance comme d'un service rendu » (*Histoire de ma vie*, Pléiade, t. II, p. 119). Cette amitié reconnaissante est encore assez vive en 1841 pour que la romancière envoie dîner Horace et Théophile « rue de l'Ancienne-Comédie chez Pinson, le plus honnête et le plus affable des restaurateurs du Quartier Latin. [...] la cuisine de M. Pinson est excellente, très saine et à bon marché : son petit restaurant est le rendez-vous des jeunes aspirants à la gloire littéraire et des étudiants rangés. Depuis que son collègue et rival Dagnaux, officier de la garde nationale équestre, avait fait des prodiges de valeur dans les émeutes, toute une phalange d'étudiants, ses habitués, avait juré de ne plus franchir le seuil de ses domaines, et s'était rejetée sur les côtelettes plus larges et les biftecks plus épais du pacifique et bienveillant Pinson » (p. 38). Le restaurant de Pinson était à peu près en face du Procope ; mais Sand commet un léger anachronisme : en 1831, la rue s'appelait encore rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (elle changea de nom en 1834) ; le manuscrit révèle qu'elle avait d'abord pensé les faire dîner rue de Bussy. Plus loin, Sand citera un autre restaurant pour étudiants nécessiteux : « nul ne rougit d'être pauvre, et l'on se conte l'un à l'autre qu'on n'a pas dîné la veille, faute de neuf sous pour payer son écot chez Rousseau » (p. 306).

Non loin de la Sorbonne, l'hôtel de Cluny abritera à partir de 1833 les collections d'Alexandre du Sommerard ; George Sand commet donc un anachronisme quand elle y fait pénétrer Paul Arsène, peu après les journées de juillet 1830 : « La vue de toutes les merveilles d'art et de rareté entassées dans cette collection me passionna tellement que j'oubliai tous mes chagrins en un instant. Il y avait dans un coin plusieurs élèves en peinture qui copiaient des émaux pour la collection gravée que fait faire à ses frais M. Dusommerard. [...] M. Dusommerard est très bon ; il n'aime pas les **faiseurs d'embarras**, mais il oblige volontiers les pauvres diables qui lui montrent du zèle et du désintéressement. [...] J'ai eu beaucoup à m'en louer, et c'est grâce à lui que j'ai vécu jusqu'à ce jour ; car non seulement il m'a fait faire beaucoup de copies d'objets d'art, mais encore il m'a donné des recommandations moyennant lesquelles je suis entré dans plusieurs boutiques de joailliers pour peindre des fleurs et des oiseaux pour bijoux d'émail »... (p. 56). Plus tard, Arsène entra « dans les ateliers de M. Delacroix, pour qui je me suis senti de l'admiration et de l'inclination à la première vue » (p. 56) ; Delacroix avait alors son atelier au 15 (actuel 13), quai Voltaire.

George Sand allait promener sa petite Solange au jardin du Luxembourg (*Histoire de ma vie*, t. II, p. 115), lieu de promenade obligé des étudiants : elle nous montre, au début du roman, Horace et Théophile se promenant dans ses allées « par une matinée de printemps. Les lilas étaient en fleur, le soleil brillait joyeusement » ; ils causent « sur les bords du grand bassin, bras dessus, bras dessous » (p. 30) ; ils s'y retrouvent un jour d'orage : « de grands éclairs faisaient par intervalles **bleuir** la verdure des marronniers » (p. 62). Les discussions se prolongent au café, « où nous allions prendre le chocolat et lire les journaux tous les matins » (p. 30) ; c'est dans ce café, derrière le « comptoir d'acajou à bronzes dorés », que trône Marthe, ame-

née de province par le tenancier Poisson ; c'est là que son soupirant Paul Arsène vient servir comme garçon de café, jusqu'à ce que Marthe s'enfuit pour échapper à sa position avilissante, et se réfugie chez Eugénie et Théophile.

La vicomtesse de Chailly habite bien sûr dans l'aristocratique Faubourg Saint-Germain, que Sand s'abstient de dépeindre ; tout au plus, nous montre-t-elle Horace et Théophile « revenant le soir dans les longues rues désertes du faubourg Saint-Germain ». La rue commerçante du Faubourg Saint-Germain, la rue du Bac, sert de cadre à une scène où vont s'affronter les deux mondes que fréquente Horace, et les deux femmes qu'il courtise. Marthe vient chercher des étoffes au fameux magasin de nouveautés **Au Petit Saint-Thomas** (à l'emplacement des actuels nos 29-31 de la rue du Bac) ; elle est à pied, et rencontre Horace : « Mais au moment où il s'approchait et se préparait à passer doucement le bras de Marthe sous le sien, une voiture découverte s'arrêta devant la porte cochère qui fait face à la boutique. Un domestique galonné, qui était derrière la voiture, en descendit et entra dans la maison pour faire quelque message, tandis que la dame qui le lui avait donné se pencha pour regarder Horace [...] c'était la vicomtesse de Chailly. » Ce regard retient le vaniteux Horace de s'approcher de Marthe : « elle portait un paquet dans un foulard, et c'était le cachet irrécusable de la grisette. [...] Il hésita, se reprit à dix fois, revint sur ses pas pour donner le change ; et quand la voiture fut repartie, il se remit à courir. Marthe, qui le croyait sur ses talons, avait jugé prudent de couper à sa droite par la rue de l'Université, pour éviter les nombreux passants de la rue du Bac. Elle comptait qu'il allait la rejoindre. Mais lorsqu'elle se retourna, elle ne vit personne derrière elle ; et Horace, remontant à toutes jambes la rue du Bac jusqu'à la Seine, ne la rencontra pas devant lui » (pp. 128-129).

Après les tragiques journées des 5 et 6 juin 1832, Paul Arsène, craignant d'être reconnu, décide « d'aller demeurer à l'autre extrémité de Paris », prend un fiacre et va s'installer à Belleville (le manuscrit indiquait d'abord les Batignolles), sous le nom et avec le passeport de son ami Louvet (car il fallait alors passer les barrières) ; Marthe, l'enfant et leur voisine la mère Olympe viennent bientôt le rejoindre « dans le pauvre local » ; ils finissent par trouver un emploi au théâtre de Belleville (charmant petit théâtre dont on peut voir une représentation au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, Va 332). Sand nous montrera la mère Olympe promenant avec fierté « le fils de madame Arsène » « dans les rues pittoresques de Belleville » (pp. 274-276).

On aperçoit au fil du roman d'autres lieux parisiens : le bois de Boulogne où Horace va courir sur des chevaux de selle loués (p. 179) ; la Morgue, en face de laquelle Sand habitait, et que Meryon a fixée dans une gravure chargée d'intensité dramatique, où Horace et Théophile vont à la recherche du corps de Marthe qu'ils croient noyée (pp. 212-213) ; le cloître Saint-Méry, où ont lieu les combats en juin 1832 (pp. 251—252) ; une boutique de brocanteur « au fond de la Cité » où Horace va vendre son épingle en brillants (p. 297) ; les Boulevards, où vient habiter Marthe quand elle débute au Gymnase (p. 323) ; jusqu'à Bourg-la-Reine où Horace rattrape la diligence pour l'Italie (p. 325).

Les théâtres, lieux de spectacle, sont aussi parfois des lieux de rencontre. Il y a l'Odéon, où Horace et Théophile vont voir Marie Dorval et Lockroy dans **Antony** d'Alexandre Dumas, créé le 3 mai 1831 (p. 38) ; le Théâtre Italien (salle Favart, boulevard et place des Italiens) où Horace va écouter avec passion la Malibran (p. 103) ; les Variétés, où Odry joue **L'Ours et le Pacha** (p. 121) ; l'Opéra (rue

Lepelletier), où Horace passe ses soirées : « il ne vivait qu'au parterre des Italiens et de l'Opéra. [...] c'était pour lui une jouissance que de lever les yeux sur ces femmes qui étalent, dans les loges, leur beauté ou leur luxe devant une foule de jeunes gens pauvres, avides de plaisir, d'éclat et de richesse. [...] les émotions de la scène, la puissance de la musique, la contagion des applaudissements, tout, jusqu'à la fantasmagorie du décor et l'éclat des lumières, enivrait ce jeune homme » (pp. 193-194). A l'Opéra, Horace assiste, vaniteux, dans une des loges de l'avant-scène appelée « cage aux lions », au **Guillaume Tell** de Rossini, avec Nourrit et Mme Damoreau (p. 297) ; et il y a le fameux bal de l'Opéra où Horace « avait passé la nuit » (p. 191). Tandis qu'Horace se pavane au parterre de l'Opéra, Marthe et Arsène gagnent misérablement leur vie dans les coulisses du théâtre de Belleville ; un jour, Arsène joue un rôle d'un « valet fripon et battu » et est « outrageusement sifflé » ; il devient souffleur, décorateur ; Marthe, d'abord habilleuse, débute dans un premier rôle et remporte « un succès éclatant » (pp. 275-276) ; à la fin du roman, elle fait ses débuts au Théâtre du Gymnase (pp. 307 et 314), tandis que le « drame flamboyant » d'Horace est « sifflé à l'Ambigu » (p. 327).

Mais Paris n'est pas un simple cadre ; c'est une ville, avec ses habitants et ses différentes classes sociales. George Sand avait d'abord pensé intituler son roman **L'Étudiant** ; c'est bien évidemment aux étudiants qu'elle consacre le plus de pages : les promenades, les discussions animées au café, leurs mansardes (p. 99) ; se mêlent à eux des rapins comme Paul Arsène dit le Masaccio, des bousingots comme Laravière. Dans un long développement où elle réfute l'article sur **L'Étudiant en droit de La Bédollière** (paru dans **Les Français peints par eux-mêmes**), George Sand refuse de faire le procès de la jeunesse et des étudiants : « il y avait bien des oisifs et des paresseux, voire des mauvais sujets et des idiots ; mais il y avait aussi un très grand nombre de jeunes gens actifs et intelligents, dont les mœurs étaient chastes, les amours romanesques, et la vie empreinte d'une sorte d'élégance et de poésie au sein de la médiocrité et même de la misère » (pp. 68-71). Certains, comme Théophile s'éprennent de grisettes.

La peinture de la société aristocratique apparaît, à côté, plutôt conventionnelle, et dénote une vision trop simplement manichéenne — il est vrai que George Sand en profitait pour régler son compte à la comtesse d'Agoult à travers la vicomtesse de Chailly —, quand elle dénonce dans « la société légitimiste [...] une médiocrité d'esprit incroyable » (pp. 112-113). Horace va tenter de se faire reconnaître de cette société, achetant un cheval, se faisant habiller par Humann (83, rue Neuve des Petits Champs) : « il eut chez ce prince des tailleurs un crédit ouvert dont il ne s'inquiéta pas, et qui creusa sous lui comme un gouffre invisible » (p. 287). Il roule en tilbury, escorté d'un groom. Coiffé par Bouchereau (31, place de la Bourse — George Sand écrit Boucherot), il porte une canne de Verdier (95, rue de Richelieu). Transformé en dandy, il voit s'ouvrir pour lui les « maisons riches ou nobles » et fréquente « l'ancienne bonne compagnie et le nouveau grand monde. Il vit les fêtes des banquiers israélites, et les soirées moins somptueuses et plus épurées de quelques duchesses » (p. 288). Il va déjeuner au Café de Paris (16, boulevard des Italiens ; pp. 295 et 297) ; il soupe chez la courtisane Proserpine, où l'on boit « les vins du Rhin les plus capiteux » (p. 298).

A cette société dont le luxe scandaleux éclate à l'Opéra, Sand oppose en contraste la misère des petites gens : « tout [...] enivrait ce jeune homme, qui, après tout, n'avait en cela d'autre tort que d'aspirer aux jouissances offertes et retirées

sans cesse par la société aux pauvres, comme l'eau à la soif de Tantale. Aussi, lorsqu'il rentrait dans sa mansarde obscure et délabrée, et qu'il trouvait Marthe froide et pâle, assoupie de fatigue auprès d'un feu éteint, il éprouvait un malaise où le remords et le dépit se combattaient douloureusement » (p. 194). George Sand nous montre les cousettes au travail, organisées en petit **phalanstère**, avec les tensions qui peuvent naître de travailler à quatre dans une mansarde exigüe ; et elle ne peut s'empêcher d'exprimer sa sympathie pour Louise et Suzanne, provinciales exilées à Paris « dans cette petite chambre au cinquième où leur vie devait se renfermer » (p. 98). Les dettes, les loyers impayés rendent l'existence difficile ; alors on mange des pommes de terre et l'on va au Mont-de-Piété, « ce véritable calvaire de la détresse » (pp. 178-179). Paul Arsène et Marthe vont toucher à Belleville le fond de la misère : renvoyé deux fois du travail qu'il avait trouvé, « il fut tour à tour garçon chez un marchand de vins, batteur de plâtre, commissionnaire, machiniste au théâtre de Belleville, ouvrier cordonnier, terrassier, brasseur, gâche, geindre [...] Partout il offrit ses bras et ses sueurs, là où il trouva à gagner un morceau de pain. Il ne put rester nulle part, parce que sa santé n'était pas rétablie. [...] La misère devenait chaque jour plus horrible. Les vêtements s'en allaient par lambeaux. [...] Marthe ne pouvait trouver d'ouvrage ; sa pâleur, ses haillons, et son état de nourrice, lui nuisaient partout. Elle alla faire des ménages à six francs par mois » (p. 275).

Le Paris de George Sand est un Paris traversé par les remous politiques des premières années de la Monarchie de Juillet. Avec Paul Arsène, nous sommes sur les barricades en juillet 1830 ; son frère Jean y est tué (pp. 54-55). Eugénie, la compagne de Théophile, est acquise au saint-simonisme, et assiste aux conférences et **prêches** de la salle Taitbout (pp. 85, 185 et 265). Paul Arsène et Laravinière sont **gagnés** aux idées des **Amis du peuple** et portent la plus grande admiration à Godefroy Cavaignac, dont Sand fait un bel éloge ; Paul Arsène assistera en décembre 1832 au procès du droit d'association (pp. 181-183). On sent bien cette fermentation révolutionnaire se développer dans l'hiver 1831, à travers le personnage d'Arsène « tour à tour et à la fois fouriériste, républicain, saint-simonien et chrétien (car il lisait aussi **L'Avenir** et vénérait ardemment Lamennais) ». On voit les fusils et les armes qui se préparent dans les mansardes, dans la chambre de Laravinière (pp. 202-205). On relira dans **Histoire de ma vie** (Pléiade, t. II, pp. 141-146) les pages que Sand consacre à l'épidémie de choléra, qui commença à la fin de mars 1832, et aux journées révolutionnaires des 5 et 6 juin 1832 ; ses propres souvenirs ont nourri le roman. « La sinistre et douloureuse épreuve du choléra » est vue à travers le jeune médecin qu'est Théophile (pp. 205-212) ; et alors que l'atmosphère romanesque s'est détendue avec l'escapade provinciale d'Horace, nous sommes brusquement replongés dans l'histoire et dans la tragédie des journées de juin, « au milieu du drame sanglant d'une révolution avortée ». Avec Paul Arsène et Laravinière, « défenseurs désespérés de ces nouvelles Thermopyles », George Sand nous fait suivre le convoi du général Lamarque, nous entraîne derrière les barricades du cloître Saint-Méry ; Laravinière est tué (du moins le croit-on, jusqu'à sa réapparition à la fin du roman) ; Paul Arsène, malgré ses blessures, réussit à s'enfuir sur les toits. Comme le faisait George Sand, Marthe, veillant sur son enfant, est « attentive aux bruits sinistres du combat » (pp. 251-252). Ce sont ensuite les perquisitions et la recherche des fugitifs par les agents de police (p. 256), les précautions que prennent les **patriotes** pour se cacher (p. 274). Plus tard, Laravinière, en racontant son histoire, évoquera

à nouveau le massacre et la répression qui suivit (p. 326) ; il périra lors de l'insurrection de 1834, « dans la rue, et le fusil à la main, à côté de Barbès » (p. 327).

\*

\* \*

Aux premières pages du roman, George Sand avait campé Horace « sur le beau pavé de Paris, avec son titre de bachelier et d'étudiant en droit, ses dix-neuf ans et ses quinze cents livres de pension » (p. 30). Aux dernières lignes, « ayant moins de succès en littérature que de talent et de besoins », il achève son droit et quitte Paris pour « se faire une clientèle dans sa province » (p. 327). A travers son histoire, à travers ce « type » qu'elle dit avoir voulu peindre, c'est aussi Paris que George Sand a fait revivre. En écrivant le roman d'**Horace**, George Sand a aussi écrit un peu du roman de Paris.

*Thierry BODIN*

**N.B.** : Les références à **Horace** renvoient à l'édition présentée par Nicole Courrier et Thierry Bodin (Editions de l'Aurore, 1982).

## LA VIE PARISIENNE AVEC CHOPIN (1839-1846)

Après le voyage à Majorque et les mois d'été passés à Nohant, George Sand décide de s'installer à Paris où elle n'a fait que des séjours épisodiques l'année précédente. Elle loue donc en octobre 1839 les deux pavillons de la rue Pigalle. Elle ne s'en cache pas : elle déteste le séjour dans la capitale :

*« Je ne songe jamais sans terreur, quand l'hiver approche, qu'il va falloir rentrer dans cet appartement si noir, avec cette sonnette toujours en branle, ce qui-vive perpétuel, ces voisins qui sonnent du cor ou qui chantent faux pendant que je travaille, cette crotte noire où il n'est pas permis d'aller en sabots, ces ennuyeux qui viennent baïller chez vous une heure ou deux sans se demander s'ils vous dérangent, ces sapins crottés, cette absence de ciel et de lumière, enfin tout ce qui me fait maudire et haïr Paris. »<sup>1</sup>*

Paris est pour elle une manière d'exil, une parenthèse ennuyée dans la vie « en pleins champs » où l'on respire « l'air du bon Dieu »<sup>2</sup>, où la contemplation enthousiaste des beautés naturelles met l'artiste en communication avec les harmonies de l'univers. Est-ce un sacrifice à la mode d'un temps où « les gens bien » se devaient d'avoir une maison de campagne quitte à y périr d'ennui ? Non pas. Son goût pour la vie à la campagne, qui ne cessera de s'affirmer au long des années, s'inscrit au centre d'un système philosophique et esthétique cohérent, celui qui s'exprime avec simplicité dans **La Mare au diable** :

*« La nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur... »<sup>3</sup>*

Son aversion pour Paris tient encore à d'autres motifs, non moins sérieux. Elle s'y trouve en effet confrontée au spectacle quotidien des inégalités sociales étalées avec une ostentation qui la révolte. Un texte peu connu, qu'Hetzel publia en avril 1844 dans « Le Diable à Paris » et qu'elle qualifie elle-même « d'aperçu grognon », développe dans un style acerbe un réquisitoire contre la richesse des oisifs, véritable injure à la misère du peuple. Il s'agit de **Coup d'œil général sur Paris**. Elle y apparaît totalement insensible à l'attraction qu'exerce la grande cité sur des esprits enclins à goûter le pittoresque de ses puissants contrastes. Là où Baudelaire trouvera la matière même de l'inspiration de **Spleen et Idéal**, elle ne voit que l'insolente manifestation du mépris des riches pour ce prolétariat affamé que mettent en scène à la même époque **Les Mystères de Paris** d'Eugène Sue.

*« Paris me présente, au premier chef, la réalisation de cette fiction, dont la seule pensée épouvante mon esprit : tout d'un côté, rien de l'autre. C'est le résumé de la société universelle, vouée au désordre, au malheur et à l'injustice, avec une petite société d'exception incrustée au centre et qui réalise en*

*quelque sorte l'Eldorado que je supposais tout à l'heure dans les régions fantastiques. »* <sup>4</sup>

Paris renvoie donc à George Sand l'image inversée de toutes les valeurs que son œuvre exalte, celle surtout d'une société égalitaire fondée sur le mérite et non pas sur l'argent ; une société qui n'enverrait pas ses forces de police pour mater les manifestations ouvrières, comme elle le rapporte dans une lettre de septembre 1840. <sup>5</sup> Les qualités qu'on y cultive, grâce auxquelles on réussit, se trouvent aux antipodes de ses convictions : on s'y disperse dans une société brillante et futile, on s'y donne bonne conscience en exerçant la charité là où il faudrait une redistribution des richesses pour endiguer la misère.

Ce n'est donc pas un accès d'humeur chagrine, mais bien l'expression d'un malaise profond que traduit cette déclaration :

*« Je hais Paris au point de passer tout le temps que je suis forcé d'y demeurer à fermer les yeux et mes oreilles pour tâcher de ne pas voir et de ne pas entendre ce qui fait, au dire des riches et des étrangers le charme et le prix de cette riante capitale. C'est une aversion passée à l'état de monomanie. »* <sup>6</sup>

Pendant durant huit années consécutives, George Sand va faire le sacrifice de son amour pour la campagne à des nécessités à la fois familiales et sentimentales. Ses enfants ont en effet atteint un âge où le préceptorat ne suffit plus. Maurice, après des études un peu disparates qui fixent ses tendances au dilettantisme, entre à l'atelier de Delacroix en 1840. Quant à Solange, son caractère rebelle et son indolence ont besoin de la discipline d'un pensionnat. D'autre part un an de vie commune a tissé entre George Sand et Chopin des liens d'intimité qui rendraient difficile une séparation. La nouvelle « famille » s'établit donc à Paris. Désormais leur vie se partage entre les hivers dans la capitale et les séjours d'été dans le Berry.

*« Adieu les voyages et les zarsards, nous sommes dans le devoir et dans la règle jusqu'au cou, cela ne fait de mal ni à l'affection, ni au bonheur, bien au contraire. »* <sup>7</sup>

La calme organisation de cette « existence en quelque sorte rangée », selon le mot de Chopin lui-même, coïncide avec une période où, en rupture avec les agitations de sa jeunesse, George Sand souhaite mener une vie retirée et tout entière consacrée au travail. Ce renoncement ne va pas sans quelque amère conscience que le temps est révolu des émotions personnelles. L'œuvre elle aussi s'oriente vers des perspectives humanitaires. Elle aborde le cycle des romans qu'il est convenu d'appeler « socialistes » avec *Le Compagnon du Tour de France* (1840). D'autre part la liaison avec Chopin, discrète et durable, a toutes les allures d'une tranquille conjugalité qui justifie le mot de Marie d'Agoult : « le ménage Chopin ». C'est donc autour de ce foyer qui hésite entre le confort bourgeois et la fantaisie artiste — Balzac note la touche orientaliste du décor <sup>8</sup>, mais Michelet remarque les « meubles de bon goût, en chêne », l'ouvrage de tapisserie et les pantoufles de cette « bonne femme ronde, un peu campagnarde » <sup>9</sup> — que s'organise un vie d'artistes.

La *Correspondance* de George Sand et celle de Chopin nous ont conservé un

emploi du temps qu'il faut se garder de croire exhaustif sous peine de les juger bien casaniers, mais qui nous restitue un peu du climat intellectuel où ils vécurent.

Matinée et après-midi sont ordinairement consacrées au travail. George Sand qui écrit tard dans la nuit, n'est guère visible qu'aux premières heures de l'après-midi, du moins dans les périodes de travail intense. Quant à Chopin, quand sa santé lui permet de supporter ces fatigues quotidiennes, ses leçons l'absorbent ordinairement de onze heures à quatre heures. Mais à partir de quatre heures, on se retrouve. On dîne tôt sous la Monarchie de juillet, dès cinq heures. Les repas sont l'occasion de retrouver les amis les plus fidèles, ceux que les petits services de la vie quotidienne rendent inappréciables, Charlotte Marliani, Marie de Rozières, Albert Grzymala, Emmanuel Arago. La salle à manger de George Sand a vu passer tant de célébrités que leur liste en serait fastidieuse. Car aux amis de la romancière, berrichons, hommes politiques, artistes, sont venus se joindre ceux de Chopin, au nombre desquels les deux poètes polonais Mickiewicz et Stéphane Witwicki. De temps à autre vient Balzac : le 13 septembre 1840, il entretient ses hôtes d'un projet mirifique grâce auquel il doit faire fortune : il a découvert la rose bleue ! Le cher Dom Mar est « tout à fait fou »<sup>10</sup> en homme d'affaires, mais les conversations avec lui au coin du feu dépassent le cadre de simples relations amicales car, que ce soit sur le mariage, l'absolutisme ou leur conception différente du roman, elles sont l'occasion de confrontations fructueuses dont leurs œuvres respectives portent la trace. Ainsi la présence de George Sand est-elle manifeste dans la problématique du mariage que développent les *Mémoires de deux jeunes mariées*, au même titre que l'atmosphère et les thèmes de *La Comédie humaine* sont perceptibles dans le plus balzacien des romans de George Sand : *Horace*, écrit à la même époque. Balzac fait chez George la connaissance de Chopin dont il parlera désormais assez souvent dans son œuvre<sup>11</sup>, surtout sensible au caractère « angélique » et « mélancolique » de sa musique.

Les jours fastes amènent Delacroix et Pauline Viardot qui dans ces années 40 deviennent les intimes du couple. Mais alors la soirée se prolonge. On parle politique, peinture ; George entraîne Pauline au piano et l'on mêle Mozart, Haendel et Marcello à d'étranges mélodies populaires espagnoles ou mexicaines, car Pauline partage avec Chopin et George Sand un intérêt très vif pour ces chants naïfs ou sauvages qui, selon la romancière, sont bien supérieurs à la musique « officielle » parce qu'ils sont l'expression sans apprêt des harmonies naturelles d'un peuple. S'il est bien disposé, Chopin se met au piano et improvise, à la recherche de cet absolu que George Sand nomme joliment « la note bleue ». *Impressions et souvenirs* évoquent avec une émotion particulière l'une de ces soirées privilégiées où la réflexion esthétique de Delacroix conduit et développe la méditation musicale de Chopin :

*« (Chopin) est au piano et il ne s'aperçoit pas qu'on l'écoute. Il improvise comme au hasard. Il s'arrête.*

*— Eh bien, eh bien ! s'écrie Delacroix, ce n'est pas fini !*

*— Ce n'est pas commencé. Rien ne me vient... rien que des reflets, des ombres, des reliefs qui ne veulent pas se fixer. Je cherche la couleur, je ne trouve même pas le dessin.*

*— Vous ne trouverez pas l'un sans l'autre, reprend Delacroix, et vous allez les trouver tous les deux.*

*— Mais si je ne trouve que le clair de lune !*

*— Vous aurez trouvé le reflet d'un reflet, répond Maurice.*

*L'idée plaît au divin artiste. Il reprend sans avoir l'air de recommencer, tant son dessin est vague et comme incertain. Nos yeux se remplissent peu à peu des teintes douces qui correspondent aux suaves modulations saisies par le sens auditif. Et la note bleue résonne et vous voilà dans l'azur de la nuit. »*<sup>12</sup>

A la réalité de la rue Pigalle se substitue le paysage d'une nuit d'été, toute vibrante de la voix du rossignol. Mais l'inspiration de Chopin n'a pas toujours cette sérénité. « Sa musique, écrit George Sand dans **Histoire de ma vie**, vous mettait dans l'âme des découragements atroces, surtout quand il improvisait. »<sup>13</sup> Alors, après avoir passé ses doigts sur toute l'étendue du clavier, comme pour effacer ce qu'il vient de susciter, Chopin devient pour la plus grande joie du salon de George Sand un mime talentueux dont les charges — de l'anglaise sentimentale à Frédéric le Grand — sont si appréciées des habitués que Balzac y fait allusion dans **Un Homme d'affaires**<sup>14</sup>.

Ces « talents de société » — le terme est de George Sand — révèlent chez Chopin un goût très marqué pour le théâtre qui en fera l'animateur des pantomimes d'où va naître le Théâtre de Nohant. Mais les scènes parisiennes offrent aux deux artistes l'occasion de satisfaire cet intérêt commun. On est surpris de constater que la liste des pièces qu'ils ont vues fait une aussi large place à un répertoire aujourd'hui tombé en désuétude. Soulié, Ponsard, Dennery ou Legouvé apparaissent en effet plus souvent au programme de leurs sorties théâtrales que Racine et Shakespeare. Il n'est fait aucune mention de Victor Hugo, mais il est vrai qu'à cette époque, George Sand le tient en piètre estime. N'écrit-elle pas à propos de **Ruy Blas** : « Quelle bêtise, quelle absurdité, quelle platitude, quelle niaiserie ! Emphatique et trivial plus que jamais. »<sup>15</sup> Mais ne nous y trompons pas. George Sand et Chopin vont au Théâtre de la Renaissance non pas pour les mérites de Frédéric Soulié, dont elle traite par ailleurs les œuvres de « savates », mais pour voir jouer Marie Dorval, un peu comme Stendhal allait à la Scala autant pour la Pasta que pour Rossini. A peine rentrés à Paris, ils vont voir « la divine » dans **Le Proscrit**, le 7 novembre 1839, puis dans **Clotilde**, le 22 janvier 1840. En ce début d'année, les relations avec la comédienne se font plus étroites car en mars commencent les difficiles répétitions de la pièce de George Sand, **Cosima**, que Chopin a conseillé à l'auteur de donner à la Comédie française et qui ne connaîtra qu'une courte carrière. Marie Dorval, décontenancée par les sifflets du public, « a perdu la boule » et « joué tout de travers ». <sup>16</sup> Superbe en revanche dans **Marie-Jeanne ou la femme du peuple** de Dennery et Mallian, elle bouleverse le public de la Porte Saint Martin. Les jugements dithyrambiques de George Sand et de Chopin — « sublime », « admirable » — font écho aux éloges de la critique. Le lendemain de la représentation du 16 décembre 1845, Chopin commente :

*« C'est l'histoire d'une jeune fille du peuple qui a épousé un artisan. Le mari, par sa mauvaise conduite, la mène à la misère, puis l'abandonne, elle et son fils encore au berceau. Pour sauver de la mort son enfant qu'elle ne peut plus nourrir, elle le porte aux Enfants trouvés. La scène est superbement rendue. Tout le monde pleure, on n'entend dans la salle que gens qui se mouchent. Mme Dorval n'a eu aucun rôle de cette force. »*<sup>17</sup>

A vrai dire, il fallait bien du tempérament pour faire passer un aussi médiocre mélodrame... En fait, à l'exception des **Ressources de Quinola** de Balzac (11 avril 1842), c'est surtout la curiosité pour l'art du comédien qui conduit George Sand au théâtre. Depuis sa première œuvre, **Rose et Blanche**, elle ne cesse de poursuivre et d'enrichir sa réflexion sur l'art dramatique et le rôle de l'acteur, réflexion que l'on retrouve au centre d'implications romanesques diverses tout au long de son œuvre. Lorsque l'occasion fait coïncider un beau talent avec un grand auteur, George Sand ne se contente pas d'une représentation unique. La **Correspondance** nous en fournit trois témoignages.

En 1840, le succès de Rachel s'est confirmé. Elle règne sur le Théâtre français dans un répertoire d'abord essentiellement classique. George Sand et Chopin la découvrent dans **Bajazet**, le 2 janvier 1840 et, détail piquant, c'est Chopin qui conduit, dans la loge de Buloz, Lamennais qui désire entendre Rachel mais s'inquiète de son incognito. Ils retournent souvent au cours des années suivantes voir la jeune tragédienne dont elle oppose dans **Histoire de ma vie** « la perfection et la grâce idéale » au tempérament fougueux et souvent inégal de Marie Dorval, en laissant deviner qu'elle préfère « la poésie sans art »<sup>18</sup> de Marie parce qu'elle traduit l'âme du peuple et non pas une conception élitiste du théâtre.

En janvier 1845, l'acteur anglais Macready revient à Paris donner une série de représentations de pièces de Shakespeare aussi triomphales que les précédentes. Le 6 janvier, il joue **Macbeth** à la salle Ventadour, le 13, **Hamlet**. C'est pour George Sand et ses amis une révélation, comme ce fut le cas pour Vigny quelques années auparavant :

*« J'ai été vous voir jouer Hamlet, écrit-elle à l'acteur, avec une forte prévention, non pas contre vous dont je savais bien la haute renommée et le noble caractère mais contre l'homme qui osait donner une réalité à cette création de la plus sublime rêverie. Eh bien, j'ai été vaincue dès la première scène, j'ai oublié le Hamlet de mon imagination et j'ai vu celui de Shakespeare [...] c'est vous qui me l'avez fait sentir et comprendre pour la première fois. »*<sup>19</sup>

L'interprète, par son intelligence et son intuition, est donc bien l'intermédiaire privilégié entre le génie des grands auteurs du passé et le public : c'est le thème central de **Consuelo**.

De même Pierre Bocage, dont le nom a été jadis associé à la création des drames romantiques les plus célèbres, abandonne un temps ses « rôles ébouriffants »<sup>20</sup> pour servir Sophocle. Il incarne Créon dans l'**Antigone** que donne en mai 1844 le Théâtre de l'Odéon, devant un public quelque peu récalcitrant à cette résurrection. George Sand voit la pièce à deux reprises, accompagnée de Chopin le 25 mai 1844 :

*« Je vous déclare que vous n'avez jamais été si beau que penché sur le corps d'Hémon [...] Je voudrais que vous fussiez spectateur pendant une représentation d'Antigone. Vous verriez quelle émotion différente de tout ce qu'inspire le drame moderne, quelle attention, quelle crainte de perdre un mot, quel étonnement, comme l'intérêt s'insinue lentement, peut-être et finit par dominer et vous suivra toute la nuit et tout le lendemain. »*<sup>21</sup>

Une fois encore se trouve réaffirmé le scepticisme de la romancière à l'égard de la valeur du drame moderne. Chaque fois que l'occasion lui en est fournie, elle ne manque pas de lui opposer un art de simplicité et de vérité parce que, dit-elle, elle est attachée « à ces grosses vérités, à ces bons lieux communs de nos pères qui n'ont pas cessé d'être excellents pour être bafoués aujourd'hui. »<sup>22</sup>

Amateurs de théâtre, George Sand et Chopin le sont plus encore de musique. Leurs **Correspondances** permettent donc un aperçu plus complet sur les manifestations de la vie musicale auxquelles ils furent mêlés.

Noblesse oblige, commençons par Chopin lui-même. Durant les années de leur vie commune, Chopin donne seulement deux concerts publics chez Pleyel, le 26 avril 1841 et le 21 février 1842. Soirées exceptionnelles puisque'il déteste se produire en public. Les jours qui précèdent le premier concert le trouvent nerveux, angoissé, sous l'œil narquois de George :

*« Ce cauchemar chopinesque se passera dans les salons de Pleyel, le 26. Il ne veut pas d'affiches, il ne veut pas de programmes, il ne veut pas de nombreux public, il ne veut pas qu'on en parle. Il est effrayé de tant de choses que je lui propose de jouer sans chandelles, et sans auditeurs sur un piano muet ».*<sup>23</sup>

C'est la première fois qu'elle assiste mêlée au public, à l'ovation qui monte vers « le petit Chopin », à l'issue du concert. L'émotion se reconnaît sous le ton badin :

*« En deux heures et deux coups de main, il a mis dans sa poche 6 000 et quelques centaines de francs, au milieu des bravos, des bis, des trépignements des plus jolies femmes de Paris. Le scélérat ! »*<sup>24</sup>

L'auditoire est tout aussi élégant et mondain lors du deuxième concert, un peu trop précieux sans doute au goût de George Sand qui regrettera dans **Histoire de ma vie**, que le génie de Chopin n'ait pas encore l'audience populaire qu'il mérite, en raison de l'excessive réserve du musicien. On sent bien d'ailleurs dans l'article de « La France musicale » qui rend compte du concert, la volonté d'évoquer le caractère à la fois raffiné et indiscret de cette société choisie qui accueille George Sand à son arrivée par des centaines de regards curieux braqués dans sa direction : « George Sand se contentait de baisser la tête et de sourire ». <sup>25</sup> Comprendait-elle la répulsion de Chopin à se livrer à cette curiosité importune ou méditait-elle quelques croquis vengeurs dans le style de ceux qui font la saveur des **Mères de familles dans le beau monde** (1845) ?

S'il est bien des domaines où les opinions et les goûts des deux artistes s'affrontent, en revanche ils communient dans un même idéal musical, dont témoigne le programme des concerts auxquels ils assistent. Le compositeur qui revient le plus souvent est Mozart, « le plus grand du passé »<sup>26</sup>, le seul musicien qu'elle place au-dessus de Chopin car, dit-elle, « Mozart a en plus le calme de la santé, par conséquent la plénitude de la vie. »<sup>27</sup> **Le Requiem** et **Don Giovanni**, dont les partitions ne quittent pas le pupitre de Chopin, sont pour l'un et l'autre les sommets de l'art musical. C'est pourquoi, malgré un froid de - 14°, ils vont le 12 décembre 1840 à l'Opéra à la répétition du **Requiem** qui doit être exécuté pour le Retour des cendres de Napo-



N° 46, rue Meslay (ancien 15)  
qui occupe l'emplacement de la maison natale.





N° 20, rue Pigalle (ancien 16).

Façade et entrée cochère. Les pavillons de la cour où ont résidé George Sand et Chopin ont disparu, ainsi que la cour elle-même.



80, rue Taitbout (square d'Orléans).

L'appartement de George Sand, signalé par une plaque, était au 1<sup>er</sup> étage du n° 5 dont l'entrée est sous la voûte.





La rue Mazet en 1870  
(au fond à droite, le restaurant Magny).



La maison de Palaiseau  
(photographie dédiée par George Sand à Edouard Rodrigues).

léon. Le 15 décembre, ils se trouvent parmi les privilégiés qui écoutent monter dans l'immense nef des Invalides les sublimes accords de l'Agnus Dei. Dans l'assistance, un homme ne partage pas leur ferveur mozartienne : c'est Victor Hugo. Il est resté sur l'esplanade, sans regret et rapporte d'une plume blasée : « **Le Requiem**, de Mozart, a fait peu d'effet. Belle musique, déjà ridée. Hélas ! la musique se ride ; c'est à peine un art. <sup>28</sup> » Ce n'est que cinq ans plus tard, le 21 mars 1845, qu'ils auront à nouveau l'occasion d'entendre chanter le **Requiem**, cette fois au Conservatoire. Chopin ignore que c'est la dernière et qu'en hommage à sa mémoire, la voix de Pauline suscitera dans l'église de la Madeleine, le 30 octobre 49, « l'âme de Mozart qui, écrit Théophile Gautier, semblait planer et pleurer sur la jeune âme, sœur de la sienne, et nous raconter le poème de ses longues douleurs. <sup>29</sup> »

George Sand, Chopin et Delacroix sont des fidèles des concerts que le dimanche après-midi donne la Société des concerts du Conservatoire, présidée par Auber. Au cours de la saison 41 et 42, Pauline Viardot qui a du mal à s'imposer à l'étranger, reste à Paris et chante fréquemment au Conservatoire, Gluck, Marcello, Haydn et surtout Haendel que Chopin adore et qu'il fait découvrir à George Sand. Car les goûts musicaux de Chopin ont influencé la romancière. Avant lui, elle est surtout sensible à la musique de son temps : elle soutient Berlioz, elle admire Meyerbeer. Le purisme de Chopin lui propose d'autres valeurs, plus proches d'ailleurs de l'éducation musicale qu'elle a reçue de sa grand-mère. Ils se rendent donc poliment à l'invitation que leur a envoyée Berlioz pour la répétition de la **Symphonie militaire** le 26 juillet 1840, salle Vivienne. Mais le cœur n'y est plus et elle s'étonne d'avoir tant admiré autrefois, dans « l'enfance de (son) sentiment des arts [...] les symphonies en cuivre de Berlioz et remercie le soleil du bon Dieu de lui avoir ouvert les yeux et oreilles » <sup>30</sup>.

Partagent-ils l'engouement de la Monarchie de juillet pour l'Opéra italien ? Certes dans les premiers temps de leur installation à Paris, l'un et l'autre se privaient allègrement d'un repas pour passer une soirée aux Italiens. Avec la maturité, cette passion se tempère de jugements plus critiques. Rossini mis à part, que Chopin, à l'instar de Stendhal et de Balzac, tient pour le plus grand compositeur contemporain et que George Sand nomme, comme Nerval, en compagnie de Mozart et de Weber, ils reprochent à l'opéra italien de céder un peu trop complaisamment à l'attendrissement. « Cela se pleure plutôt que cela ne se chante », écrit-elle dans **Adriani**, à propos de **Lucia di Lamermoor** de Donizetti. <sup>31</sup> Quant à Chopin, il s'amuse à parodier au piano tous les tics mélodiques de Bellini <sup>32</sup>. La **Correspondance** de George Sand ne mentionne qu'une soirée aux Italiens, le 11 octobre 1842 : on joue ce jour-là **Sémiramide** de Rossini, avec Pauline Viardot dans le rôle d'Arsace. En revanche en décembre 45, on renonce au plaisir du Bel Canto car le programme n'est pas engageant : « On donne du Verdi », écrit Chopin ; Delacroix hésite même sur l'orthographe : Verdi ? Merdi ? on se rabat donc le 17 décembre 45 sur un opéra de Balfe, **L'Etoile de Séville**. Un succès, selon la critique du « Moniteur de la mode » ; « pas fameux du tout », juge Chopin <sup>33</sup>, qui en est réduit à admirer les costumes et les décors, à défaut de la musique.

Il n'y a pas de place dans l'organisation de cette existence parisienne pour un salon littéraire. George Sand n'a pas de « jour » attitré, pas de « mercredi » comme Vigny ni de « dimanche » comme Hugo. Elle reçoit quand elle le désire et ferme sa porte plus souvent encore ; car elle se méfie des importuns et de « la racaille littéraire <sup>34</sup> ». Le journaliste Karl Gutzkow qui fait sa connaissance en avril 42, note

qu'elle « voulait paraître froide, méfiante et même fâchée »<sup>35</sup>. De même elle rend fort peu de visites. Une timidité naturelle la paralyse au milieu des gens qu'elle ne connaît pas. Chopin au contraire, autant par obligation que par affinités, est l'âme des salons parisiens qu'il anime de sa présence. George Sand se départit rarement de ses principes de réserve à l'égard du milieu mondain. Mais pour faire plaisir à Chopin et rendre hommage à la Princesse Anna Czartoryska, elle accepte par deux fois de paraître à cette manifestation très parisienne que constituent les Bals à l'Hôtel Lambert. Chaque année en effet la femme du Prince Adam Czartoryski, qui fait office de chef de l'émigration polonaise en France, organise en février un bal et une vente d'objets d'art au profit des émigrés polonais indigents. L'intelligentsia et l'aristocratie parisiennes se retrouvent dans l'île Saint-Louis pour les fastes d'une soirée exceptionnellement brillante, que les journaux de mode guettent avec un fébrile intérêt. Le 20 février 1846, Chopin et George Sand sont mêlés à la foule dans laquelle le regard caustique de la romancière déniche :

*« de vieilles anglaises empanachées, de grosses matrones dansant comme des totos, des carcasses des 4 parties du monde, puis une foule d'hommes noirs plus ou moins barbus et ressemblant de loin à de grosses fourmis dans ce désordre où on les voit lorsqu'on met par mégarde le pied au milieu de la république fourmilière. »*<sup>36</sup>

Le spectacle est si divers que George Sand ne songe pas à se retirer dans la petite chambre que lui a réservée la Princesse Sapieha pour qu'elle aille y fumer. Elle est pleine d'admiration à cette époque pour l'œuvre charitable de la Princesse Czartoryska qui se dépense sans compter pour ses pauvres. Elle compare d'ailleurs le Bal de l'hôtel Lambert à celui que donne, deux jours plus tard, Mme Aguado : « Il n'y avait pas de charité dans son affaire, mais bien l'ostentation financière. »<sup>37</sup>

Néanmoins, après la rupture avec Chopin, elle montrera plus de scepticisme à l'égard de l'efficacité d'une telle charité. Fidèle à ses principes, elle se demande en effet si le rôle d'assistance de l'aristocratie polonaise n'entérine pas en réalité un état de fait favorable au maintien de ses privilèges : « Non, la Pologne ne ressuscitera pas par l'aristocratie à laquelle (Chopin) s'était livré par instinct et par habitude. Cette aristocratie-là, je la connais, elle est pire que la nôtre. »<sup>38</sup>

Cette lettre date de 1849. Chopin vient de mourir. George Sand a choisi de se fixer désormais à Nohant, en compagnie de son fils. C'est la fin d'une période dont on peut dire qu'elle a été heureuse, dans le sens où George Sand, qui n'a pas encore atteint à la plénitude de la maturité, nous apparaît sans cesse disponible à de nouveaux courants d'idées, à de beaux idéaux humanitaires que la terrible année 1848 va définitivement compromettre. Avec le recul du temps, le petit phalanstère du square d'Orléans, retraite parisienne au cœur d'une vie d'artistes laborieux, prend de plus en plus des allures de paradis perdu.

Marie-Paule RAMBEAU

## NOTES

1. Lettre de G. Sand à Marie de Rozières, 15 octobre 1845, *Correspondance de G.S.*, édition Georges Lubin, Garnier, tome VII, p. 134.
2. Lettre de G.Sand à Delacroix, 28 septembre 1845, *Correspondance*, t. VII, p. 99.
3. *La Mare au diable*, chapitre II « Le labour », édit. Michel Lévy, Paris, 1869, p. 13.
4. « Coup d'œil général sur Paris », édit. Michel Lévy, Paris, 1869 (à la suite des *Sept Cordes de la lyre.*)
5. « Ces messieurs assassinaient à droite et à gauche pour le plaisir de se refaire la main » Lettre de G.Sand à Maurice Dudevant, 10 septembre 1840, *Correspondance*, t. V, p. 125.
6. Cf. la note 4.
7. Lettre de G.Sand à Théodore de Seynes, 28 décembre 1841, *Correspondance*, t. V, p. 551.
8. Balzac : *Lettres à l'Étrangère*, Paris, Calmann-Lévy, 1899-1950, t. I, p. 553.
9. Michelet : *Journal*, publié par Paul Viallaneix, N.R.F. Gallimard, 1959, t. I, p. 368.
10. Lettre de G.Sand à Maurice Dudevant, 15 septembre 1840, *Correspondance*, t. V, p. 129.
11. Voir *Le Cousin Pons*, Ursule Mirouet et *L'Envers de l'Histoire contemporaine*.
12. *Impressions et Souvenirs*, édit. Michel Lévy, Paris, 1873, pp. 85-86.
13. *Histoire de ma vie*, V<sup>e</sup> Partie, chapitre XIII, édit. Gallimard, t. I, p. 442.
14. *La Comédie humaine*, édit. Gallimard, 1977, t. VII, p. 780.
15. Lettre de G.Sand à Delacroix, 28 septembre 1845, *Correspondance*, t. VII, p. 99.
16. Lettre de G.Sand à Luigi Calamatta, 1<sup>er</sup> mai 1840, *Correspondance*, t. V, p. 47.
17. Lettre de Chopin à sa famille, 17 décembre 1845, *Correspondance de Chopin*, édit. Sydow, Paris, Richard-Masse, 1953-1960, t. III, p. 226.
18. *Histoire de ma vie*, V<sup>e</sup> Partie, chapitre IV, p. 239, édit. citée.
19. Lettre de G.Sand à William-Charles Macready, 13 janvier 1845, *Correspondance*, t. VI, pp. 776-777.
20. Lettre de G.Sand à Pierre Bocage, 29 mai 1844, *Correspondance*, t. VI, p. 561.
21. *Ibidem*.
22. Lettre de G.Sand à Delacroix, 28 septembre 1845, *Correspondance*, t. VII, p. 101.
23. Lettre de G.Sand à Pauline Viardot, 18 avril 1841, *Correspondance*, t. V, p. 283.
24. Lettre de G.Sand à Hippolyte Chatiron, après le 26 avril 1841, *Correspondance*, t. V, pp. 290-291.
25. « La France Musicale », 2 mai 1841.
26. Lettre de G.Sand à Pauline Viardot, décembre 1840, *Correspondance*, t. V, p. 182.
27. *Histoire de ma vie*, V<sup>e</sup> Partie, chapitre XII, t. II, p. 421.
28. Victor Hugo : *Choses vues 1830-1846*, édit. Hubert Juin, Gallimard-Folio, 1972, p. 192.
29. Article nécrologique de Théophile Gautier dans « La Presse » du 31 octobre 1849.
30. Lettre de G.Sand à Delacroix, 21 janvier 1846, *Correspondance*, t. VII, p. 246.
31. *Adriani*, p. 211, édition France-Empire, Paris, 1980.
32. Voir la lettre d'Elisa Fournier du 9 juillet 1846, citée par Georges Lubin : *George Sand en Berry*, pp. 28-29.
33. Lettre de Chopin à sa famille, 21 décembre 1845, *Correspondance*, t. III, p. 227, édit. citée.
34. Lettre de G.Sand à Charlotte Marliani, 8 mars 1839, *Correspondance*, t. IV, p. 590.
35. Cf. *Correspondance*, t. V, p.627.
36. Lettre de G.Sand à René Vallet de Villeneuve, fin février 1846, *Correspondance*, t. VII, p. 287.
37. *Ibidem*, p. 288.
38. Lettre de G.Sand à Etienne Arago, 11 novembre 1849, publiée par G. Lubin « La Correspondance retrouvée », in « Présence de G. Sand », n° 15, octobre 1982.

## QUAND GEORGE SAND DÎNAIT AU MAGNY LE « TROIS ÉTOILES » DES LETTRÉS...

Paris fut pour Aurore Dupin la ville de la liberté ainsi que le pôle d'une intense vie sociale. C'est là qu'elle conquiert son autonomie sentimentale et fit son apprentissage professionnel. En lui offrant de multiples occasions de rencontres la capitale lui permit de vivre une sorte de parenthèse active et bourrée d'inattendu. Elle travaillait, semble-t-il, avec plus de continuité à Nohant mais Paris l'arrachait à ses habitudes. C'est que son train de maison, y était, même aux plus beaux jours, beaucoup plus réduit qu'à la campagne. De ce fait le restaurant occupait une large place dans son emploi du temps. Mais cette importance, attestée par la correspondance, tient à autre chose encore.

L'on sait qu'à tout autre milieu George préférait celui des planches, côté scène et côté coulisses. Et quelles merveilleuses coulisses prolongées les tavernes ne constituaient-elles pas avec leur faune hétéroclite et tapageuse ! Spectatrice et critique, puis auteur lié à tout l'éventail des gens du spectacle, elle adaptait fréquemment son emploi du temps au rythme des « soirées ». On mangeait en groupe un « morceau » avant la représentation ; on se retrouvait ensuite à table pour fêter le succès ou digérer le « four ».

Le Quartier Latin ayant été pour Aurore un périmètre de prédilection, c'est tout d'abord au restaurant Pinson, rue de l'Ancienne-Comédie, qu'elle retrouve Sandeau et leurs compagnons. L'écrivain affirmé se découvrira, quelque 15 ans plus tard, un port d'attache plus prestigieux : le restaurant Magny créé en 1842 au n° 3 de la courte rue Contrescarpe-Dauphine (aujourd'hui Mazet). S'il ne reste rien de l'établissement, une carte postale de 1870 témoigne en grosses lettres de son existence. Il doit son nom à Modeste Magny, disciple en cuisine du célèbre Philippe, de la rue Montorgueil. Le traiteur qui recrute d'abord la clientèle estudiantine des facultés proches ne tarde pas à voir plus grand, et, sitôt marié avec Ernestine Brébant, fille et sœur de restaurateurs, à faire aménager dans son immeuble deux grandes salles et sept cabinets particuliers. Tandis que la cuisine s'affine, les prix auraient plutôt tendance à enfler. Une clientèle (notamment de lettrés gourmands) fera vivre son âge d'or au Magny vers la moitié du siècle. Les « tête-d'œuf » à fin palais se dévoueront sans relâche à la popularisation du tournedos Rossini, des bécasses à la Charles, voire de la somptueuse purée Magny qui valait son poids de crème. Quels plus beaux agents publicitaires en effet qu'un Sainte-Beuve venant se délecter tous les samedis, qu'un Hugo retenant la grande salle pour la centième de **Ruy Blas**, qu'une Sand fort assidue elle aussi, qu'elle vînt seule ou en compagnie ! Elle entretiendra des rapports amicaux avec le courtois Modeste au point d'envoyer quérir un repas chez lui un soir où Maurice est malade. Il arrive au restaurateur de la conseiller en matière de vins quand il ne fournit pas quelques fines bouteilles.

### LE MAGNY INSTITUTIONNEL

Ces liens auraient sans doute suffi à populariser le Magny, mais pas au point

de lui assurer une réputation **post mortem**, si l'un de ses cabinets particuliers n'avait abrité chaque quinzaine pendant une bonne dizaine d'années des célébrités des lettres, des sciences et du journalisme. A l'origine de la fondation du Repas Magny on trouve le Dr François Veyne qui soigne écrivains et artistes. A l'automne de 1862 il propose à son client et ami Sainte-Beuve d'organiser des soirées afin d'arracher à un état dépressif d'où il n'émergeait, disait-on, que pour imaginer des plans d'abracadabrantes niches pour chiens, le dessinateur Paul Gavarni. C'est ainsi qu'est décidée l'organisation d'un repas auquel il est un moment question d'attacher le nom de l'illustrateur. L'on n'en fera rien car le pauvre Gavarni restera quasiment muet à table et indérivable. Il n'empêche, les Dîners Magny sont lancés.

Le premier rassemble le 22 novembre 1862, autour de Gavarni et de Sainte-Beuve, le Dr Veyne, de Chennevières et les frères Goncourt. Le petit groupe s'accroîtra au fil des quinzaines jusqu'à des pointes de 15 convives ; en fait il dépassera rarement la dizaine, mais une dizaine déchaînée comme trente ! Bien qu'on se fût interdit la politique à table, elle revint au galop à propos de tout et de rien. La littérature s'imposa pourtant comme cheval de bataille favori. Il y eut des empoignades homériques à propos justement d'Homère (opposé à Hugo), de Rousseau et Voltaire mais aussi de Mirabeau, Robespierre et Marie-Antoinette, sans compter les vivants, les Thiers, Guizot et Michelet qui constituaient autant de sujets explosifs. Les religions, les superstitions, l'ésotérisme défilaient au menu. De Dieu on passait aux femmes à propos desquelles on oscillait de l'apitoiement princier à l'obscénité de chambrée. S'il est impossible de savoir avec une grande précision ce qui se disait autour de la fine table entre la bouchée à la reine et le parfait au café, nous possédons du moins grâce à quelques témoignages, des éléments de conversation, des impressions, une atmosphère.

Au premier rang des témoins nous trouvons George Sand, unique femme invitée à mêler sa faible voix aux vociférations. A vrai dire elle fut lente à « intégrer » le Magny (elle y mit plus de 3 ans !). Avant d'être convive, il lui arriva d'être sur la sellette au cours des dîners, vantée par certains, déchirée à belles dents par quelques-uns de ceux qu'elle appellerait avec une indulgence amusée « ses gentils confrères ». C'est ainsi qu'elle fut quelquefois accommodée à la « sauce Goncourt ».

## MANGÉE À LA SAUCE GONCOURT

Si plusieurs dîneurs (Flaubert et Sainte-Beuve par exemple) donnent dans leurs lettres de brefs jugements sur le Magny littéraire, deux convives s'en font en quelque sorte les reporters secrets. Il s'agit des frères moralement siamois Edmond et Jules de Goncourt qui, entre autres souvenirs, confient à un journal ignoré de tous quelques bribes des propos tenus à table. Ce n'est qu'en 1887 qu'un petit scandale éclatera lors de la publication par le Goncourt survivant des premiers extraits du journal à quatre mains. Des « magnystes » il ne reste plus alors que Taine et Renan. Ce dernier (le plus visé) tonitrua : les Goncourt auraient grossi des jugements émis par lui peu avant la guerre à propos de la Prusse. Voici qu'en pleine ère revancharde la presse nationaliste lui fait grief d'une objectivité tenue **a posteriori** pour incongrue. Aux protestations Edmond de Goncourt répond en plaidant la bonne foi. Feu son frère et lui-même n'auraient rien travesti. Le premier jouissait

d'une mémoire d'éléphant. Quant à lui il prenait au besoin des notes sur le revers de ses manchettes. Ecrivant leurs impressions dès leur retour au logis, au plus tard le lendemain, le Magny leur coulait de source.

Il est clair qu'une conversation débridée, aux méandres imprévisibles, entre gens d'esprit peut difficilement être restituée en quelques mots. La personnalité du témoin, son humeur comptent d'ailleurs pour beaucoup dans l'image qu'il fournit. Vu par les Goncourt, le Magny apparaît comme un ébouriffant kaléidoscope d'idées jetées en vrac sur un fond de véhémence ponctué d'obscénités fanfaronnes, même si certains repas, ou portions de repas, ont pu contraster par leur sérieux. L'arrivée des nouveaux convives est signalée par les Goncourt au fur et à mesure de leur entrée en scène. Pour ne citer que les plus grands : Tourgueniev en février 1863, Taine et Renan en mars. Lors de l'intronisation de Théophile Gautier le 11 mai suivant, une discussion s'instaure sur les mérites respectifs de Balzac et de George Sand, que Renan, le grand philologue auréolé par la persécution que lui avait valu la publication de sa *Vie de Jésus*, jugea « beaucoup plus vraie » que son confrère. C'est ce soir-là que le prestigieux avocat de George prédit sur fond de bruits divers : « Dans 300 ans on lira Mme Sand. » Le 22 juin c'est au tour de Sainte-Beuve de présenter, avec une bienveillance dont il n'est pas prodigue, le projet de George de « faire quelque chose sur un fils de Rousseau pendant la révolution ». Renan, décidément sandiste, de renchérir : « Mme Sand, la plus grande artiste de ce temps-ci, et le talent le plus vrai ! — La Table : Oh !... Ah !... Oh !... Ah !... — Renan : Par vrai je n'entends pas le réalisme <sup>1</sup>. » Le *Journal* fournit le 14 septembre un savoureux morceau d'anthologie avec le récit de la visite de Gautier à Nohant, haut-lieu sandien malicieusement dépeint par ce dernier (aidé des Goncourt ?) comme « un couvent des Frères Moraves » <sup>2</sup>.

Mais il ne faudrait pas imaginer, d'après cet impitoyable *Journal*, où souvent l'humeur domine, que leurs auteurs ne pourfendaient que George du haut de leur morgue d'esthètes. Ils eurent d'autres têtes de Turc : Taine parfois, Sainte-Beuve en permanence (ce « terrible empoisonneur d'éloge »). Pourtant les Goncourt aiment ces dîners qu'ils manquent fort peu ; il leur arrive d'en souligner l'utilité et de les défendre contre les empêcheurs de dîner en rond. C'est que le repas, rendez-vous des libéraux, est très attaqué pour sa liberté de propos. L'expression « dîner d'athées » revient sous plusieurs plumes. Ces « dîners... contre Dieu », selon la formule de Barbey d'Aurevilly, sont présentés ici ou là comme un lieu de blasphèmes, proférés, prétendait-on, le vendredi, par des bouches fleurant bon l'andouillette. Erreur : si pas mal de propos extrêmes se tinrent chez Magny, ce fut le samedi, plus tard le lundi, jamais un jour maigre.

## « REÇUE À BRAS OUVERTS »

Quand George Sand, au début de 1866, pénètre enfin au Magny des lettres, le petit cénacle s'est élargi à d'autres convives dont les plus prestigieux sont le physiologiste Claude Bernard et le grand chimiste Berthelot, ce qui donne plus d'éclectisme encore aux débats. George semble heureuse de rencontrer des personnalités moins paranoïaques que les vedettes littéraires. Mais pourquoi celle dont la présence à table était souhaitée depuis longtemps n'y pénétra-t-elle pas plus tôt ? Elle s'explique à ce sujet dans une lettre adressée à son fils aussitôt après son intronisation (le

13 février 1866). Il était, semble-t-il, d'usage d'être « présenté » avant de s'asseoir à la célèbre table. (Elle-même présentera Olivier en novembre suivant.) Pour échapper peut-être à un cérémonial intimidant, George choisit de se présenter elle-même : « J'ai dîné aujourd'hui pour la première fois chez Magny avec mes petits camarades. » Après avoir écorché les noms de plusieurs présents, elle poursuit : « J'ai été reçue à bras ouverts. Il y a 3 ans qu'on m'invite. Je me suis décidée aujourd'hui à y aller seule, ce qui tranche la question. Je ne voulais être amenée par personne. » Son jugement final est exceptionnellement bienveillant dans la critique : « Ils ont tous beaucoup d'esprit, mais du paradoxe et de l'amour-propre excepté Berthelot et Flaubert qui ne parlent pas d'eux-mêmes <sup>3</sup>. » Si les sorties flamboyantes, les assauts de paradoxes ont été relevés par d'autres, elle est seule à noter l'amour de soi qui pousse ses confrères à croiser le fer à tout bout de champ.

L'on trouve un compte rendu plus détaillé dans son Agenda, sous la date du 12 février. Au brio de l'ensemble des bretteurs elle oppose la discrétion du « grand savant Berthelot ». Discrétion qu'elle s'efforcera d'imiter. Elle juge « Gautier toujours éblouissant et paradoxal », Saint-Victor [le critique théâtral] charmant et distingué [,] Flaubert passionné et plus sympathique à moi que les autres, pourquoi je ne sais pas encore. Les Goncourt trop d'aplomb [,] surtout le jeune qui a beaucoup d'esprit mais qui tient trop tête à ses grands-oncles [Sainte-Beuve et sans doute aussi Gautier]. Le plus fort en parole et en grand sens avec autant d'esprit que qui que ce soit est encore l'oncle Beuve, comme on l'appelle là. » Pour ce qui est des convives inconnus d'elle, son jugement est plus pittoresque, plus physique. Il est clair que sa curiosité va aux hommes de lettres ou aux sommités scientifiques. Pour finir, une critique du... rapport qualité/prix que nous n'avons trouvée nulle part ailleurs : « On paie 10 F par tête, le dîner est médiocre. » Dernière touche d'atmosphère : « On fume beaucoup, on parle en criant à tue-tête <sup>4</sup>. »

Si le jugement de George est plutôt bon enfant, il y a plus de perfidie sous l'esthétisme de son voisin de table, celui des Goncourt que le hasard (ou la malignité) a placé tout près d'elle. « Elle est à côté de moi », écrit-il, « avec sa belle et charmante tête, dans laquelle avec l'âge s'accuse de jour en jour un peu plus le type de la mulâtresse. Elle regarde le monde d'un air intimidé, glissant à l'oreille de Flaubert : « Il n'y a que vous ici qui ne me gênerez pas. » Elle écoute, ne parle pas, a une larme pour une pièce de vers d'Hugo, à l'endroit de sentimentalité fautive de la pièce. » Après ces diaprures empoisonnées, un étonnement face à la « délicatesse merveilleuse » des « petites mains » « presque dissimulées dans des manchettes de dentelles » <sup>5</sup>. En somme il préférerait à l'auteur vivant son enveloppe quelque peu précieuse.

George sera très fidèle au Magny au cours du printemps qui suit. Elle y dîne d'autant plus volontiers que le percement d'une rue la rapproche du restaurant que, de ses Feuillantines, elle rejoint désormais à pied en traversant le Luxembourg. Plus tard elle décrira ainsi son cheminement : « Je vais dîner seule à pied bien emmitoufflée. Je passe par le jardin du Luxembourg où je chippe [sic] une graminée. Un brin bien joli. Magny me régale de sa conversation où il a du bon malgré les cuirs <sup>6</sup>. » Sur son agenda et dans quelques lettres elle continue à noter, plus brièvement toutefois, l'atmosphère enfiévrée du dîner, la conversation « fougueuse, brillante, inondée des paradoxes de Gautier » (9 avril).

## « BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN »

Elle y amène Maurice. Par exemple le 26 mars 1866 : « On fait beaucoup de bruit pour rien. Maurice en est très étonné. » Si les convives du lundi demeurent ses « jolis confrères », ses « gentils camarades », elle ne peut s'empêcher de les comparer bien vite au milieu des comédiens, tout aussi bruyant mais plus gai, au « charme bon enfant ». Dans une lettre du 9 avril à Maurice <sup>7</sup> elle poursuit la comparaison : « Aujourd'hui je sors du dîner des adjectifs [peut-être s'agit-il d'un divertissement pratiqué ce soir-là chez Magny]... On y a l'esprit plus recherché [que chez les gens du spectacle] mais pas la moitié de la gaieté des comédiens et de leur bonhomie. Pas de vrai comique, pas de vrai rire. »

Curieusement elle ne note pas la présence des Goncourt parmi les convives du lundi 21 mai. Confiant à la table un différend qui l'oppose à Buloz, elle ne voit face à elle que des « amis » prompts à la reconforter. Pourtant les deux terribles voyeurs des lettres que sont les Goncourt sont présents aussi et ils esquissent à ses dépens une malicieuse estampe en rose et noir : « 21 mai. — Chez Magny. Mme Sand fait son entrée en robe fleur de pêcher, toilette d'amour, que je soupçonne mise avec l'intention de violer Flaubert. On croirait voir Pasiphaé en Négritie » (encore le fantôme de la mulâtresse ?). Tandis que, le 3 décembre 1866, George note à propos des convives : « Ils sont tous charmants mais tous agités. Faut-il être agité pour être ? », le Goncourt de service écrit dans le journal commun : « Chez Magny. Décidément, j'appellerai Mme Sand une nullité de génie. » Veut-il dire qu'elle représente à ses yeux une superstar de la nullité ? Le jugement est trop peu explicite pour laisser deviner l'humeur qui le causa. Ce qui est clair c'est que, cette fois, les fleurs et les dentelles ne sont plus de mise.

Au cours des mois qui suivent, les allusions au Magny se raréfient dans l'Agenda de George aussi bien que dans le Journal des Goncourt. C'est que l'établissement est en perte de vitesse. Le percement du boulevard Saint-Michel en 1869 lui ravit une part de sa clientèle. Depuis longtemps déjà les convives du lundi ont été tentés de porter leurs pénates à la brasserie Brébant, concurrente bien qu'alliée. Un certain nombre d'habitues finiront pas s'attabler dans la célèbre maison du boulevard Poissonnière, mais le repas changera alors de genre, attirant surtout les gens des affaires ou de la politique. La guerre portera un coup fatal aux soirées, sans parler des disparitions successives des convives de marque. Edmond de Goncourt fait encore allusion en 1872 aux avant-derniers Magny, dont certains « de bonne cuvée ». Même si quelques fidèles s'y retrouvent jusqu'en 1874, le cœur n'y est plus tout à fait.

## L'UN DES DERNIERS CÉNACLES DE LA LIBRE PAROLE ?

Les fameux dîners n'auraient-ils donc constitué qu'une saison agitée, bouillonnante, somme toute assez vaine ? Pourtant un jugement (pour une fois sérieux) formulé à mi-parcours (le 4 septembre 1867) par les Goncourt tendrait à donner au Magny une importance que le scepticisme de ceux qui se sont exprimés à son sujet n'a pas toujours permis de mettre en valeur. « Il me revient, écrit l'un d'eux, ce mot de Sainte-Beuve que me rapportait de lui, l'autre jour, Soulié : " C'est du dîner de

Magny que sort mon discours » [prononcé au sénat le 25 juin précédent contre une pétition tendant à proscrire des bibliothèques populaires Rousseau, Voltaire, Michelet, etc.] Et c'est vrai. Magny aura été, en dépit de quelques **empêcheurs**, un des derniers cénacles de la vraie liberté de penser et de parler. »

A supposer qu'il ne fût sorti du fameux repas que deux ou trois discours de cette trempe ou une demi-douzaine d'articles bien sentis, ce qu'on avait baptisé familièrement « la parlotte du lundi » représenterait déjà, sous ses pittoresques éclats, un élément notable de la résistance intellectuelle au conservatisme impérial.

*Aline ALQUIER*

#### NOTES

1. *Journal des Goncourt*, Ed. définitive, Flammarion-Fasquelle, II.
2. *Ibid.*, 117-118.
3. Lettre 12 422 (Corr. G. Lubin, t. XIX).
4. Agenda de 1866, B.N., Nafr. 24 828.
5. *Journal des Goncourt*, III (12 février 1866).
6. Agenda de 1869 (14 octobre), B.N., Nafr. 24 831.
7. G. Lubin, *Corresp.*, t. XIX, 1. 12 547.

Sur les débuts de G. Sand au Magny, voir le tome XIX de la *Correspondance*, éditée par G. Lubin, et, de Robert Baldick, *Les dîners Magny*, Denoël 1972 (l'auteur y recompose artificiellement six dîners en empruntant néanmoins à bonne source. L'ensemble est très vivant et bien documenté).

## LA RÉSIDENCE DE PALAISEAU

Depuis l'automne de 1863 <sup>1</sup>, l'atmosphère de Nohant, où le jeune ménage de Maurice et Lina est installé avec leur bébé Marc (« Cocoton »), se ressent de quelques dissensions. George atteint la soixantaine et vit depuis 1850 avec Alexandre Manceau, lui-même de treize ans plus jeune. Ami de Maurice, qui l'a rencontré dans des ateliers d'artistes, Manceau est graveur de son état. Venu à Nohant comme invité, à la fin de 1849, il sera bientôt investi de diverses fonctions dans la maison, dont celle de secrétaire, et, par une pente toute naturelle, de « secrétaire intime ». Cette situation se prolongeant n'a pas recueilli tous les suffrages autour de la romancière, outre qu'une méchante toux s'est emparée de Manceau et fait peur aux parents du petit. Après bien des hésitations et des regrets, George décide de s'éloigner de Nohant, et de laisser le champ libre à Maurice et Lina. Le coût dispendieux du train de vie à Nohant sert de prétexte <sup>2</sup>. A la même époque, à Paris, elle abandonne son appartement de la rue Racine pour s'installer dans un entresol au 97, rue des Feuillantines, où le couple ne se plaît guère : « Nous n'aimons la ville ni les uns ni les autres ; nous ferons notre pied-à-terre d'une petite campagne à portée de chemin de fer. » <sup>3</sup>

Ils ont en effet déniché, grâce à Louis Maillard, cousin de Manceau la petite maison de Palaiseau <sup>4</sup>, à une heure de Paris par le chemin de fer de la ligne de Sceaux : « Manceau a loué à Palaiseau une maison toute petite avec un jardin tout jeune, mais c'est joli et propre et dans un pays délicieux, le chemin de fer à 2 pas <sup>5</sup>, la solitude et le silence tout d'un coup. Il s'arrange avec un tapissier ami de Maillard qui lui vend des meubles (il n'en faut guère)... <sup>6</sup> »

On s'y installe le 12 juin 1864. D'abord louée, la petite propriété avec sa « maisonnette ravissante de propreté et de confortable » est achetée au nom de Manceau le 5 août suivant, pour le prix de 26 000 francs, dont 16 000 à payer tout de suite et 10 000 au bout de trois ans <sup>7</sup>. Le récent succès du Marquis de Villemer à l'Odéon a sûrement procuré la plus grande partie des fonds. Manceau, qui a quelques économies et vient de vendre à Maurice la nue-propriété de la maison de Gargillette (2 000 francs) <sup>8</sup> a dû faire l'appoint.

Le bâtiment comporte deux étages sur rez-de-chaussée <sup>9</sup>, élevés sur de méchantes fondations et un embryon de cave. Au rez-de-chaussée, on reçoit, on cuisine et on dîne. Au premier, on dort et George écrit : chambres à coucher de Manceau, de George et petit cabinet de travail, toutes pièces communicantes. Au deuxième étage, semi-mansardé (lambrissé) l'atelier de Manceau et deux petites pièces pour le domestique. Rien de tout cela n'a subi de profondes modifications jusqu'à ce jour, si ce n'est celles qu'a nécessitées l'installation du chauffage central, de l'électricité, et en dernier lieu de l'eau courante (en 1964 !).

Les premiers jours sont un ravissement : « ... le jardinet est charmant quoi qu'en dise Manceau, c'est une assiette de verdure avec un petit diamant d'eau au milieu, le tout placé dans un paysage admirable, un vrai Ruysdaël. C'est très joli et la maison est commode au possible. <sup>10</sup> »

Malheureusement, le séjour commence sous de fâcheux auspices : en visite à Guillery chez son grand-père, Cocoton va mourir d'une dysenterie le 21 juillet. George s'est précipitée quand les nouvelles sont devenues très mauvaises, avec Manceau et le docteur Leclère. Trop tard. « Quel fonds de tristesse à savourer ! Cet enfant était tout mon rêve et mon bien, écrit-elle à son vieil ami Poncy en rentrant dans Palaiseau, qu'elle appelle « un **Tamaris** à climat doux, aussi retiré, mais à deux pas de la civilisation. » <sup>11</sup>

Quelques aménagements matériels s'avèrent cependant nécessaires. En prévision de l'hiver, des travaux de fumisterie sont entrepris. George fuit le bruit et la poussière, d'abord à Nohant, puis à Gargillesse <sup>12</sup>. Ces travaux n'empêcheront d'ailleurs pas le feu de prendre, au mois de janvier, incendie provoqué sans doute par un défaut du conduit de fumées de la cuisine, qui se trouve juste au-dessous. Réflexion de Manceau : « Madame ne trouve pas ça drôle, ni moi non plus. » <sup>13</sup>

L'arrangement du jardin avait cependant bien occupé l'automne 1864 et distraît Manceau de sa toux. L'adduction de l'eau, essentiellement destinée à l'irrigation des plantes et surtout de la pièce d'eau, a causé quelques problèmes, comme en fait foi un complément à l'acte de vente, daté du 31 août. Le succès de la reprise du **Marquis de Villemer**, en octobre 1864, facilite ces quelques dépenses supplémentaires.

L'hiver, avec la neige, la gelée, le « gouillat » <sup>14</sup>, n'arrange pas la santé de Manceau qui tousse de plus en plus. George elle-même va de rhume en grippe. Et le fidèle Maillard meurt le 23 janvier. Pour faire bonne mesure, George fait une chute sur le perron et se blesse à la jambe, alors que l'état de Manceau ne cesse d'empirer <sup>15</sup>. Elle puise dans ses insondables ressources d'optimisme pour trouver encore à son coin de campagne le même attrait dès que l'été s'y manifeste : « Notre jardinet est un bouquet de fleurs, le petit potager fournit déjà presque toute notre consommation et la source est toujours superbe. Le pays est ravissant... » <sup>16</sup>

Malgré les visites assidues du brave docteur Morère <sup>17</sup> et d'autres médecins que George appelle à son chevet, Manceau s'éteint le 21 août 1865, achevant d'endeuiller l'épisode de Palaiseau.

Les amis de George s'empressent de l'entourer. Le prince Napoléon-Jérôme vient embrasser sa vieille amie le lendemain de la mort. Nadar, à qui l'on doit un si grand nombre de souvenirs photographiques de George, assiste à la mise en bière et doit réaliser une photographie sur émail pour la tombe du cher disparu <sup>18</sup>. Manceau est enterré civilement, selon son vœu. Une pierre tombale sera posée le 6 novembre suivant. Depuis lors, le cimetière a été déplacé, et l'on n'a pas jugé bon de conserver la moindre trace du plus fidèle compagnon de George dans cet endroit choisi par lui qu'il a marqué de sa fin douloureuse.

Pendant toute la période qui précède, George n'a pas cessé de travailler pour gagner sa vie et celle des siens. **Monsieur Sylvestre**, roman dont le décor est fortement inspiré par la résidence palaisienne de son auteur, paraît en feuilleton dans la *Revue des deux mondes*, et sera publié en volume chez Michel Lévy en janvier 1866. <sup>19</sup>

De cette époque date également l'affermissement de ce qui deviendra la célèbre amitié Flaubert-Sand, bien que George ne soit jamais parvenue à décider son « vieux camarade » à s'asseoir dans le train qui part de la gare de Sceaux <sup>20</sup> (aujourd'hui station Denfert-Rochereau). Mais on échange alors des plaisanteries épistolaires qui ne permettent pas de douter d'une complicité intellectuelle déjà vivace. <sup>21</sup>

Après la mort de Manceau, les séjours de George à Palaiseau s'espaçeront. Elle passera l'hiver suivant entre Nohant et la rue des Feuillantines. La propriété de Palaiseau, qui appartient désormais à Maurice du fait du testament de Manceau, sera surveillée et entretenue par Jacques Robot et sa femme. Si, dès le début de 1866, la vente est envisagée, la présence de l'illustre écrivain contribuant à donner de la valeur à la propriété dans la mesure où elle n'a pas été trop éphémère (« en y laissant une partie du mobilier, quelques livres, mon bureau, enfin une partie de ce qui aurait fait partie de G. Sand »<sup>22</sup>), divers travaux de maçonnerie seront entrepris, et même la construction d'une maison de jardinier qui permettra de maintenir la présence des Robot sans ouvrir la maison principale.<sup>23</sup>

Toujours est-il que trois ans de plus seront nécessaires avant que la vente puisse être concrétisée, en 1869, soit qu'effectivement le temps ait été nécessaire à l'acquisition de la notoriété de la présence de George Sand à Palaiseau, soit que George elle-même ne se soit pas résolue si facilement et si rapidement à l'abandon définitif de ce coin de verdure qu'elle avait réellement aimé et où l'attiraient encore tant de souvenirs, même — et surtout peut-être — les plus pénibles, les plus attachants aussi.

*Mizou et Michel BAUMGARTNER*

#### **ANNEXE CONCERNANT LES MUTATIONS SUCCESSIVES DE LA PROPRIÉTÉ DITE « Villa George Sand »<sup>24</sup>**

D'après les seuls documents en possession des auteurs de ces lignes, la maison habitée par George Sand aurait été construite en 1861 par M. Vernaz, architecte, pour son propre usage, sur une partie d'une propriété lui appartenant et déjà bâtie à l'angle des actuelles rues George-Sand et du Docteur-Morère, précédemment connue sous le nom de « Ermitage du Beau-Val », au lieu-dit « Les Trois arpents ».

Une partie de cette propriété (environ les 2/5<sup>e</sup>), dont la maison nouvellement construite et connue plus tard sous le nom de « villa George Sand », fut vendue par Hortense Vernaz, veuve Bordin, à Alexandre-Damien Manceau par acte du 5 août 1864, complété par un acte du 31 août 1864 concernant les droits d'eau.<sup>25</sup>

La partie principale de la propriété, comprenant une maison de style « directeur » préexistante (aujourd'hui remplacée par un petit immeuble moderne) et une maison de gardiens, a été vendue par Mme veuve Bordin, sur les instances de George Sand<sup>26</sup>, à l'ami et conseiller de celle-ci, André Boutet, dès 1865.

La partie vendue à Manceau semble être restée inscrite sous son nom au cadastre après son décès au moins jusqu'en 1869, puisque c'est sous ce nom qu'est alors inscrite (à titre de régularisation sans doute) la maison de jardinier dont George Sand avait conçu le projet dès le début de l'année 1866.

Selon les dispositions du testament de Manceau<sup>27</sup>, après quelques hésitations de George Sand dues aux clauses dudit testament en faveur de la proche famille du défunt, c'est Maurice qui hérite<sup>26</sup>. La maison sera vendue en 1869 (promesse de vente du 29 avril) à un dénommé François Engel, maître-cordonnier, affligé d'un « emplâtre de cuir sur l'œil droit ».<sup>29</sup>

En 1882, la maison aurait appartenu à un dénommé Jean-Marius Mazon. En 1908, elle fait l'objet d'une mise en adjudication volontaire en mairie de Palaiseau.<sup>30</sup> En 1910, elle appartient à Me Charles Vivet, avoué à Paris. En 1915 figure au cadastre l'addition d'une construction, sans doute l'actuel salon sous terrasse<sup>31</sup>, ainsi qu'un hangar toujours existant et une serre (disparue depuis lors).

Me V. Lambilliotte acquiert la propriété en 1923. Sa veuve la revend en 1930 à Mlle Desclides-Rousselot. Celle-ci fait entièrement réaménager le jardin sous son aspect actuel en 1934. Le « petit diamant d'eau » tant admiré par George Sand disparaît. A cette époque, la maison était revêtue de plâtre de couleur ocre-rose ; une grande véranda — ou un jardin d'hiver — figure sur les plans<sup>32</sup>, devant les pièces de façade qui devaient en être singulièrement obscurcies : cette addition a disparu nous ne savons quand. Par testament, Mlle Desclides-Rousselot lègue la propriété à M. et Mme André Bouchard en 1959.

En 1964, exactement cent ans après son acquisition par Manceau, la propriété est achetée par ses actuels occupants. Peu informés alors de son contexte historique et n'ayant eu le plaisir de faire la connaissance de Georges Lubin que quelques années plus tard, mais alertés à temps et par hasard<sup>33</sup>, ces derniers ont restitué à la maison sa couleur blanche primitive lors des travaux de modernisation qu'ils ont effectués avant de s'y installer.

M. et M. B.

## NOTES

1. Ces pages résultent d'un survol trop rapide de la mine de renseignements à laquelle elles se réfèrent : les tomes XVIII et XIX de la *Correspondance de George Sand* publiée par Georges Lubin. Quelques détails, généralement reportés en note, proviennent d'archives locales. Les références données en note se rapportent à cette édition (dans l'ordre : destinataire, date, n° de la lettre).

2. A Maurice et Lina, 28 janvier 1864 (n° 10655).

3. A Oscar Cazamajou, 20 mai 1864 (n° 10872).

4. A Maurice et Lina, 7 février 1864 (n° 10663, note 1).

5. Il fallait dix à quinze minutes pour se rendre à pied (ou bien en « sapin » s'il s'en trouvait un à louer au moment souhaitable) de la maison à la gare de Palaiseau. Aujourd'hui encore, bien que les anciens chemins de terre transformés en « gouillats » les jours de pluie soient désormais revêtus de bitume, il faut compter, sans voiture et par le métro (ligne B du R.E.R.) près de trois quarts d'heure pour se rendre à la station Denfert-Rochereau (alors gare de Sceaux).

Construite en 1846 sur une voie d'un écartement inusité pour supporter un tracé particulièrement sinueux, la ligne de Sceaux partait de l'embarcadère de la Porte ou Barrière d'Enfer (dit « gare de Sceaux »). Le prolongement de Bourg-la-Reine à Orsay, avec la suppression d'un certain nombre de courbes, n'avait été obtenu qu'en 1854. Quant au tronçon qui relie l'actuelle station Denfert-Rochereau à celle du Luxembourg, il n'a été ouvert à l'exploitation qu'en 1895 (d'après G. Dauphin, *Palaiseau d'hier et d'aujourd'hui*, chez l'auteur, 1970, p. 294). D'où certainement, en 1864, une nouvelle marche à pied (ou en fiacre) de la gare de Sceaux à la rue des Feuillantines.

6. A Maurice et Lina, 9 février 1864 (n° 10668).

7. D'après l'acte de vente (étude de Me Neveu).

8. Original chez Georges Lubin.

9. Suivant le plan relevé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris et aimablement communiqué par Georges Lubin aux auteurs de ces lignes lorsqu'ils se sont (enfin) avisés de se pencher sur le passé de leur maison, en 1969.

10. A Maurice, 12 juin 1864 (n° 10924).

11. A Charles Poncy, 26 août 1864 (n° 11115).

12. A Edouard Rodrigues, 15 septembre 1864 (n° 11156).

13. D'après l'Agenda (note sous la lettre à Nancy Fleury n° 11359).

14. A Maurice, 9 janvier 1865 (n° 11973).

15. A Edouard Rodrigues, 29 juin 1865 (n° 11731).
16. A Lina, 9 juin 1865 (n° 11684).
17. La rue du docteur Morère (ancien maire de Palaiseau) forme aujourd'hui l'un des angles de l'ancienne propriété Bordin-Vernaz, au lieu-dit « les Trois arpents », avec la rue George-Sand. Quant à l'ancien chemin de terre, encore dénommé ruelle des Marais plusieurs années après l'installation des auteurs de ces lignes dans la parcelle effectivement acquise par Manceau, et qui formait le second côté de l'angle avec la rue George-Sand, une municipalité plus soucieuse de consécration doctrinaires que de celles de ses hôtes historiques a profité d'un épandage de bitume pour la baptiser rue Jacques-Duclos. Nous aurions encore mieux compris rue Karl-Marx, puisque George Sand avait correspondu avec l'auteur du *Capital* en 1848, à propos d'une publication calomnieuse de ce dernier au sujet de Bakounine. (A Karl Marx, 20 juillet 1848, n° 3997.)
- N'aurait-ce pas été au contraire l'occasion de célébrer la laïcité, si l'on avait été capables de s'en souvenir à temps à propos de l'un de ses plus fidèles partisans ? N'aurait-ce pas été l'occasion de réunir deux noms à l'endroit même où leur touchant et fidèle amour les avait à la fois rapprochés et séparés par la maladie et la mort ? N'aurait-ce pas été enfin l'occasion de faire oublier le geste iconoclaste d'une municipalité précédente qui fit disparaître toute trace de la tombe de Manceau, lors du transfert de l'ancien cimetière ? Ou bien doit-on imputer cette triple occasion manquée à une volonté d'effacement du souvenir de deux habitants de cette commune qu'avaient tenus en estime particulière des hôtes et visiteurs de passage ? (A Maurice et Lina, 15 février 1865 (n° 11471, note 4). — Préface de Alexandre Dumas fils au *Fils naturel*, édition Calmann-Lévy, 1893, t. III, p. 18-19).
18. A Félix Nadar, 24 août 1865 (n° 11890), et 31 mai 1866 (n° 12682).
19. A Emile Aucante, 24 octobre 1865 (n° 12075).
20. A Flaubert, 14 mai 1866 (n° 12641), et 16 mai 1866 (n° 12650).
21. A M. Flobaire, par Goulard de Palaiseau, 9 mai 1866 (n° 12631) et 11 mai 1866 (n° 12636).
22. A Maurice, 10 février 1866 (n° 12410).
23. A Maurice, 22 mai 1866 (n° 12659).
24. L'essentiel des renseignements chronologiques dont nous avons disposé pour rédiger cette notice est extrait d'une lettre de Mme Barbereau, secrétaire de la mairie de Palaiseau, adressée le 28 novembre 1949 à Mlle Desclides-Rousselot.
25. La copie de l'acte complémentaire à l'acte de vente Bordin-Manceau nous a été aimablement transmise par M. et Mme William Gemayel-Stambat, actuels propriétaires de la parcelle vendue par Mme Bordin aux Boutet.
26. A Elisa Boutet, 28 janvier 1865 (n° 11414).
27. *Correspondance de G. Sand*, t. XVIII, planches 6 et 7.
28. A Maurice, 3 octobre 1865 (n° 12016).
29. *George Sand à Palaiseau*, travail collectif réalisé par les élèves de la classe de 3<sup>e</sup> C du Collège George-Sand de Beauvais, sous la direction de Claude Tricotel (où il y a lieu de rectifier, page 41, une erreur sur le nom de l'acquéreur). — Lettre à Gustave Flaubert du 29 avril 1869 (*Correspondance Flaubert-Sand*, par A. Jacobs (Flammarion, 1981). George Lubin a une copie de l'acte de vente, obligamment communiquée par Me Dupont, successeur de Me Neveu, notaire de 1869).
30. *Album Sand*, iconographie réunie et commentée par Georges Lubin (hors commerce, Gallimard, 1973), document n° 403, p. 191.
31. Tome XIX, p. 912, dernier alinéa.
32. Plans dressés par MM. Toutin et Roussel, architectes-paysagistes.
33. Nous devons d'avoir évité l'erreur de reproduire la couleur trouvée en 1964 à l'obligeance de M. Jacques Suffel, de la Bibliothèque nationale (sa lettre du 28 mai 1964, se référant à la préface rédigée par Alexandre Dumas fils pour le *Fils naturel*).

## LES ADRESSES PARISIENNES

Plusieurs chercheurs ont déjà établi des listes de domiciles occupés par George Sand dans la capitale, de sa naissance à sa mort. Le premier, Charles Duplomb, a fait un relevé dans son **Histoire des ponts de Paris**. Fils d'un ami de la romancière, il avait des renseignements de première main, mais incomplets : quelques omissions, et des erreurs de date, rendent son travail peu fiable. Il oublie par exemple la rue Pigalle, et croit que le square d'Orléans et le 34 rue Saint-Lazare sont deux adresses différentes. Plus près de nous, Albert Mousset a traité des domiciles parisiens de George Sand (**Mémoires des sociétés historiques de Paris**, t. III, 1951), mais il commence par se tromper sur le numéro de la maison natale ; plus loin il situe le logement de la rue Pigalle à une fausse adresse. Il est imité en cela par le **Dictionnaire des rues de Paris**, de Jacques Hillairet, qui contient aussi d'autres erreurs, de lieux et de dates. Quelques erreurs aussi dans le **Guide littéraire de la France**.

Ces auteurs ne disposaient évidemment pas de tous les éléments d'appréciation, en particulier de ceux qui ont été révélés depuis vingt ans par la publication de la correspondance, de tome en tome. Les adresses successives y ont été identifiées, dans l'ordre chronologique, au fur et à mesure de leur utilisation. Il a paru utile, dans ce numéro consacré à George Sand et Paris, de regrouper ici, mais fortement résumées, les notices déjà parues, en renvoyant le lecteur désireux d'en savoir davantage (témoignages de contemporains par exemple) aux volumes I à XX (ce dernier, destiné à paraître prochainement, décrira le dernier domicile).

- 1804. — 15, rue Meslée (6<sup>e</sup> arrondissement ancien), aujourd'hui 46, rue Meslay (3<sup>e</sup>).  
C'est à cet emplacement que naît, le 1<sup>er</sup> juillet 1804 (et non le 5), Aurore Dupin, « en musique et dans le rose ». La maison natale proprement dite a disparu, remplacée vers 1847 par l'immeuble actuel, sur la façade duquel est apposée une plaque commémorative depuis 1909.
- 1804-1805. — 53, rue Meslée (6<sup>e</sup> ancien), aujourd'hui 19, rue Meslay (3<sup>e</sup>).  
Ici, et de même pour les domiciles qui vont suivre, les dates sont approximatives.
- 1807. — 25, Bd Poissonnière (2<sup>e</sup>).
- 1807-1808 — 22, rue Grange-Batelière (2<sup>e</sup> ancien), aujourd'hui n° 13, même rue (9<sup>e</sup>). De là datent les premiers souvenirs de l'enfant (voir l'article de Bernadette Chovelon). C'est là, dans ce modeste logis, au 3<sup>e</sup> étage, qu'elle s'ouvre à la vie affective, et que s'esquisse sa vocation (qui sait ?) : limitée par sa mère par un rempart de chaises, afin qu'elle n'approche pas du poêle, elle composait à haute voix d'interminables contes que sa mère appelait « ses romans entre quatre chaises ». Romancière à trois ans ! qui dit mieux ? C'est de là que partent Mme Dupin jeune et sa fille pour rejoindre à Madrid le père, aide de camp de Murat. Quand ils reviendront en France, quelques mois plus tard, ils iront à Nohant, où,

hélas ! le brillant officier mourra d'une chute de cheval. Bouleversement dans la vie de la petite fille, qui va demeurer avec sa grand-mère, et dont les séjours dans la capitale ne seront plus que des résidences passagères, pendant quelques années.

- Entre 1810 et 1820, Mme Dupin de Francueil passe une partie de l'hiver à Paris, et elle y emmène Aurore. Nous avons plusieurs adresses dans le même quartier, le 1<sup>er</sup> arrondissement ancien (aujourd'hui le 9<sup>e</sup>) : d'abord rue Neuve-des-Mathurins, n° inconnu ; — 8, rue Thiroux, devenue depuis une partie de la rue Caumartin ; — n° 12, rue Neuve-des-Mathurins. Elles ne sont données que pour mémoire, ces maisons ayant disparu depuis longtemps (la rue Neuve-des-Mathurins est devenue la rue des Mathurins, et raccourcie).
- 1818-1820. — 23 à 29, rue des Fossés-Saint-Victor (12<sup>e</sup> ancien), aujourd'hui portion de la rue du Cardinal-Lemoine (5<sup>e</sup>). C'est le couvent des Dames Augustines Anglaises, sur lequel l'*Histoire de ma vie* contient tant de pages charmantes (voir l'article sur l'enfance à Paris).
- 1822. — 40, rue de Bourgogne (10<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 7<sup>e</sup>). — Bref séjour, tout provisoire, chez l'oncle Maréchal, entre le retour de Nohant après la mort de la grand-mère et le mariage.
- 1822. — 80, rue Saint-Lazare (1<sup>er</sup> ancien, aujourd'hui 9<sup>e</sup>). — Domicile indiqué dans l'acte de mariage et le contrat, tout provisoire lui aussi.
- 1823-1824. — Hôtel de Florence, 56, rue Neuve-des-Mathurins (1<sup>er</sup> ancien), aujourd'hui 26, rue des Mathurins. Aurore, devenue Mme Dudevant, y a fait plusieurs séjours, et notamment y a accouché le 30 juin 1823 de son fils Maurice.
- 1824-1825. — 53, rue du Faubourg-Saint-Honoré (1<sup>er</sup>). Pied-à-terre meublé, pour de brefs séjours en hiver.

Pour être complet, il faudrait ajouter un séjour à Ormesson, commune d'Epinau-sur-Seine, près d'Enghien, à l'automne 1824, et les adresses de quelques amis qui hébergent la jeune femme quand elle vient à Paris de temps à autre pour de brefs séjours.

Nous arrivons maintenant au tournant le plus important de la vie de la future George Sand, quand elle prend la décision de tenter sa chance en apportant à Paris, en janvier 1831, un roman manuscrit et un grand désir d'indépendance.

- 1831 (janvier). — 31, rue de Seine-Saint-Germain (10<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui rue de Seine, 31 (6<sup>e</sup>). L'immeuble existe encore. C'était l'appartement de son demi-frère Châtiron. Elle l'occupera très peu de temps, il lui servira surtout de boîte aux lettres officielle.
- 1831 (février à avril). — 21, quai des Grands-Augustins (11<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 6<sup>e</sup>). Hôtel meublé, où se retrouvent la jeune femme et son amant Sandeau. Elle l'évoquera dans le roman *Horace* (voir l'article de Thierry Bodin), avec beaucoup de précision. C'est ce pigeonier qu'elle regrette dans des lettres écrites de Nohant un peu plus tard : « Je me surprends toujours à rêver Paris avec ses soirées vaporeuses, ses nuages roses sur les toits, et les jolis saules d'un vert si tendre qui entourent la statue de bronze du vieux Henri, et ces pauvres petits pigeons

couleur d'ardoise qui font leur nid dans les vieux mascarons du pont neuf... Ah Paris, mon bon Paris ! avec la liberté d'aimer et de sentir, avec mon Jules qui m'aime tant... » Ou encore : « Vous êtes bien heureux de contempler ce beau ciel de Paris, si bizarre, si changeant, plus beau cent fois quand je le contemplais entre vous deux, que le ciel large et embaumé des prairies. Ah ! loin de ce qu'on aime il n'y a vraiment rien de beau... » Cette dernière phrase donne la clé : ce qu'elle regrette surtout, c'est son amant.

- 1831-1832. — **25 quai Saint-Michel** (11<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 5<sup>e</sup>). Immeuble disparu, représenté dans des tableaux et gravures de l'époque. George et Sandeau y occupent de juillet 1831 à octobre 1832 trois chambres au cinquième : « J'ai trois jolies petites chambres sur la rivière avec une vue magnifique et un balcon. Quand tu viendras me voir, tu t'amuseras à voir défiler les troupes et à regarder les pompiers sous les armes... Tu verras aussi les tours de Notre-Dame, qui sont toutes couvertes d'hirondelles. Il y a des figures de diables en pierre tout autour des murs et les oiseaux se cachent dans leurs gueules pour y bâtir leur nid. »
- 1832-1836. — **19, quai Malaquais** (10<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 6<sup>e</sup>). L'appartement, alors mansardé (la « mansarde bleue »), qui lui avait été cédé par H. de Latouche, ne donne pas sur la rue ; on y accède par un escalier au fond de la cour. Situé au 3<sup>e</sup> étage, il avait vue sur des jardins. Il existe toujours, mais a été surélevé après le départ de George Sand. C'est un logement qu'elle a beaucoup aimé. En 1839, elle écrivait : « J'ai éprouvé autrefois des regrets sérieux à me voir délogée d'une mansarde qui me tombait sur la tête un peu tous les jours, mais j'y étais habituée et j'y aurais passé ma vie. »  
De nombreuses célébrités, dont Musset, Liszt, Mérimée, Berlioz, Lamennais, Heine, Michel de Bourges, Marie d'Agoult, Marie Dorval et bien d'autres, ont gravi les trois étages. Renvoyons le lecteur aux Poésies posthumes de Musset : **Stances burlesques**, **Revue romantique**, **Le Songe du reviewer**, etc., pour se faire une idée des heures joyeuses qui se déroulèrent dans cette mansarde, et au **Journal intime** de George pour retracer les heures douloureuses qu'elle abrita aussi. Une plaque a été apposée récemment (bien petite, la plaque !) sur la façade.
- 1836-1837. — **6, rue du Regard** (10<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 6<sup>e</sup>).  
Asile très provisoire, où ses amis Charles Didier et David Richard accueillent à deux reprises G. Sand chassée de sa mansarde. C'est seulement l'emplacement : les bâtiments actuels datent de 1906.
- 1836 (octobre à décembre). — **Hôtel de France, 21-23, rue Laffitte** (2<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 9<sup>e</sup>). Les numéros 21-23, devenus 29-31 lors d'un nouveau numérotage, ont disparu dans le tracé définitif de la rue Lafayette. George y rejoint le couple Liszt-d'Agoult, qui tient salon dans cet hôtel ; elle y rencontre maintes célébrités littéraires et artistiques, en particulier Chopin. Le **Dictionnaire historique des rues de Paris** situe à tort cet hôtel au 57 rue de Provence (où exista un autre hôtel de France).
- 1838. — **7 et 15 rue Grange-Batelière** (2<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 18 et 10, même rue, 9<sup>e</sup>).  
G. Sand, qui n'a pas d'appartement à Paris, est hébergée à ces adresses par son

amie Mme Marliani, femme du Consul d'Espagne. Pour travailler en paix pendant le jour, elle a aussi une chambre à l'hôtel Parmentier tout proche (aujourd'hui hôtel Laffitte, 38, rue Laffitte, 9<sup>e</sup>).

- 1839-1842. — **16, rue Pigalle** (2<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui n° 20, 9<sup>e</sup>).  
A partir de 1839, G. Sand, bientôt rejointe par Chopin, va habiter au n° 16, qui est devenu le n° 20 vers 1848 (ce dont plusieurs historiens et faiseurs de guides n'ont pas tenu compte). Ils occupent deux pavillons sur la cour, au-dessus des remises. Cour et pavillons ont complètement disparu, remplacés dans un premier temps par des bureaux, puis depuis quelques années par des immeubles neufs, sans qu'on en connaisse une quelconque représentation, dessin ou photographie. Mais la façade sur la rue et l'entrée cochère, classées, sont maintenues en l'état. Balzac, dans une lettre à Mme Hanska, a décrit ce logement et son mobilier. Louis de Loménie, l'allemand Karl Gutzkow ont aussi laissé des descriptions, mais de l'extérieur : jardin, arbres, lilas, le petit enclos était encore un coin de nature calme et verdoyant. On a écrasé tout cela sous le béton.
- 1842-1847. — **5, square d'Orléans**, dont l'entrée était alors 34-36 rue Saint-Lazare, aujourd'hui 80, rue Taitbout (2<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 9<sup>e</sup>).  
Huit bâtiments entourent une cour carrée, avec jardin. Ils étaient de construction récente, et habités par de nombreuses personnalités du monde des arts et de la littérature (plusieurs pianistes, un sculpteur, des peintres, une danseuse, des littérateurs) ; George habitait au n° 5, 1<sup>er</sup> étage, Chopin au n° 9, leur amie Mme Marliani au n° 7, où elle recevait leurs amis communs. Sur cette résidence, on lira **Histoire de ma vie (Œuvres autobiographiques, t. II, p. 436)** : « Nous n'avions qu'une grande cour, plantée et sablée, toujours propre, à traverser pour nous réunir, tantôt chez elle, tantôt chez moi, tantôt chez Chopin, quand il était disposé à nous faire de la musique. Nous dînions chez elle tous ensemble à frais communs. »  
Une plaque signale le séjour de George Sand.
- 1848. — **8, rue de Condé** (11<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 6<sup>e</sup>).  
G. Sand y a vécu pendant quelque temps en 1848, dans l'appartement de garçon de son fils Maurice (5<sup>e</sup> étage avec balcon), alors qu'elle jouait un rôle occulte mais actif auprès du gouvernement provisoire. L'immeuble existe toujours.
- De 1849 à 1850, n'ayant pas de domicile attitré, G. Sand, qui vient rarement à Paris, descend alors, soit chez des amis, par exemple les Viardot, 50, rue de Douai (ancien n° 16), soit à l'hôtel.
- 1851-1864. — **3, rue Racine** (11<sup>e</sup> ancien, aujourd'hui 6<sup>e</sup>).  
En novembre 1851, elle retient dans cette maison, qui est toujours debout, un petit logement au 2<sup>e</sup> étage, près de Manceau qui a gardé son atelier au 4<sup>e</sup> étage. Elle se contentera de cette très modeste installation (deux pièces-cuisine) pendant de nombreuses années au cours desquelles elle ne fait à Paris que de brefs séjours. En 1861, dans la même maison, elle montera deux étages pour prendre un appartement identique, mais mansardé, qu'elle quittera en juin 1854 seulement. C'est là que les étudiants la ramèneront en triomphe lors de la première représentation du **Marquis de Villemer**.

- 1864-1868. — **97, rue des Feuillantines** (12<sup>e</sup> ancien), aujourd'hui **90, rue Claude-Bernard** (5<sup>e</sup>).

La maison existe toujours, occupée par le bureau de poste n° 38. G. Sand y emménage en juin 1864, dans un quatre pièces-cuisine à l'entresol. Plus tard elle prendra en plus deux pièces au rez-de-chaussée, afin de loger son fils quand il vient à Paris. Tant que vivra Manceau, jusqu'en août 1865, elle n'y fera que de brefs passages, car son domicile permanent est à Palaiseau.

- 1864-1868. — **A Palaiseau, rue du Lavoisier et rue du Four** (aujourd'hui 12, rue George-Sand).

Maison qui existe toujours, comportant un rez-de-chaussée et deux étages, le second lambrissé. Le salon qui prolonge le rez-de-chaussée a été rajouté postérieurement au départ de George Sand. Un petit parc, avec de beaux arbres dont certains ont pu être plantés par ses soins, complète cette charmante demeure, bien entretenue par des « amis de George Sand ».

Voir l'article de M. et Mme Baumgartner.

- 1868-1876. — **5, rue Gay-Lussac** (5<sup>e</sup>).

Ce sera le dernier logement de George Sand à Paris, à l'entresol, dans un quatre pièces-cuisine, en face du jardin du Luxembourg.

*Georges LUBIN*

Je n'ai jamais accordé créance sérieuse à la tradition qui veut que George Sand ait habité avec Sandeau au n° 4 rue des Cordiers (rue disparue) à l'hôtel Jean-Jacques-Rousseau. Elle ne repose que sur une affirmation parue dans *le Curieux*, de Charles Nauroy, vers 1888, et n'est assortie d'aucune preuve.

## PUBLICATIONS SANDIENNES

George SAND, *Histoire de ma vie*, Paris, Stock, 1985.

On signale avec regret cette réédition paresseuse qui n'est pas au courant des travaux de ces trente dernières années. Déjà le titre est une quasi-tromperie, car tous les lecteurs ne liront pas la préface qui avoue, seulement au bout de huit pages et sans trop préciser, que cette édition n'est pas complète. Jugez-en ! Ce qui est retenu ici correspond à 240 pages de l'édition de la Pléiade, qui en compte, sans les notes, 1590. On donne donc au lecteur à peine 15 % du texte (25 % si l'on ne fait pas entrer dans les calculs toute la partie qui concerne surtout le père, ses lettres, ses campagnes et ses amours). Il serait honnête, dans ce cas, de dire qu'on présente des extraits, des morceaux choisis, et mal choisis.

L'éditeur, qui imprime ce même choix depuis 1945, continue à y joindre une préface périmée, œuvre des frères Tharaud, qui aurait eu pourtant besoin d'être époussetée, car elle contient quelques erreurs. Devons-nous croire qu'il ignore l'édition critique, pour la première fois annotée, qui a fait un certain nombre de mises au point et rectifié quelques légendes ?

Mais évidemment, quand on part de l'idée que « le côté humanitaire de son œuvre n'est pas ce qui nous intéresse le plus aujourd'hui, franchement il nous ennuie » (je cite les Tharaud, p. 15), on se juge en droit de sabrer, de faire des coupures abusives, de dénaturer un des ouvrages importants du XIX<sup>e</sup> siècle, que Taine considérait comme « une collection de matériaux » riche et précieuse.

Aucune note, aucun texte de liaison, de sorte qu'on voit subitement arriver des personnages dont on ignore tout. Des chapitres entiers disparaissent par grands pans, il est impossible de suivre la chronologie des événements racontés. Pour donner un exemple, on passe de la p. 688 à la p. 859 (pagination Pléiade), de la page 1017 à la p. 1078, et ici c'est encore plus grave, puisqu'on gomme le chapitre où l'on voit la formation intellectuelle de la jeune fille s'opérer au moyen de ses immenses lectures, et son initiation à l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau !!! Mais ce n'est pas la seule coupure inexcusable : disparu l'épisode de Cauterets, disparu le chapitre sur Mme Dorval. Disparues les belles pages sur l'amitié qui se trouvent dans le chapitre sur Rollinat. Les lecteurs qui croiront avoir lu l'*Histoire de ma vie* sont floués.

Aline ALQUIER

George SAND, *Tamaris*, Editions de l'Aurore, Meylan (Isère), 1984. — Texte établi, présenté et annoté par Georges Lubin.

Ayant passé quelques semaines de repos à Tamaris en 1861, George Sand eut le coup de foudre pour ce pan encore sauvage du paysage varois et il lui prit la démangeaison d'introduire une intrigue dans ce cadre fascinant.

Georges Lubin, à qui les Editions de l'Aurore ont confié le soin d'établir le texte de cette œuvre longtemps négligée, de le présenter et de l'annoter (tâche dont il s'acquitte avec son habituelle et scrupuleuse maîtrise) souligne qu'il s'agit d'un exemple unique, chez George Sand, d'un roman né de la rencontre préalable avec un cadre privilégié. Il n'est donc pas surprenant que ce soit ce paysage, chargé de couleurs et de mystères, qui donne sa force envoûtante au récit. Un « plan de situation » et 13 illustrations réalisées à l'époque et sur les lieux par Maurice Sand et Vincent Courdouan achèvent d'incliner le lecteur à la rêverie. La publication en annexe des pages du journal de la romancière consacrées à ses propres excursions sur les lieux fournit un exemple significatif de l'imprégnation de la fiction par le vécu.

En ce lieu à la topographie bien délimitée mais aux contours nimbés de fantastique, George Sand introduit des intrigues croisées dont les fils s'emmêlent parfois un peu bizarrement. Autour de la trop sage Yvonne d'Elmeval gravitent des héros plus étranges ou cocasses : notamment un vrai don Juan, denrée rare chez George Sand, et une certaine Zinovese, belle et passionnée à mort. La sagesse l'emporte et tout finit un peu trop bien. Georges Lubin s'est amusé avec une certaine malice à établir une chronologie des aventures des héros, non sans mettre en relief certaines invraisemblances en ce domaine.

L'adjonction du minimum de notes nécessaires et l'établissement des variantes les plus significatives font de cette présentation un modèle de ce que les très actives Editions de l'Aurore prétendent offrir au lecteur : du sérieux, mais aussi un effort pour rapprocher l'œuvre du public d'aujourd'hui. Outre l'indispensable réhabilitation du roman entreprise ici, il semble désormais impossible d'admirer ce qui reste du site de Tamaris sans être tenté d'emboîter le pas aux personnages auxquels George Sand prête un jour sa manière ardente d'épouser la nature, et jusqu'à sa ferveur d'herboriste et de géologue.

A. A.

George Sand, *Correspondance* (août 1863-décembre 1864), Tome XVIII, édition George Lubin, Garnier, 1984, 761 pages.

*Correspondance* (janvier 1865-mai 1866), Tome XIX, édition Georges Lubin, Garnier, 1985, 1004 pages.

Avec la régularité du travailleur exemplaire, la fortune heureuse du découvreur et l'impeccable science qui caractérisent ce monument de l'édition érudite et intelligente, G. Lubin ajoute deux nouvelles travées à son temple sandien. L'image vient spontanément sous la plume après la lecture de ces volumes où les considérations religieuses reviennent si fréquemment. Le protestantisme libéral y est à l'honneur, Sand récusant « l'intolérance » des églises plus officielles. Son anticléricalisme s'y donne libre cours, parfois tonique quand elle avoue s'être agenouillée au passage du pape, parfois affligeant quand elle accepte d'être marraine de son Cocoton dans « l'église libre » : « Si c'était comme catholique, je dirais non, ça porte malheur... » La maladie et la mort du bébé l'affligent comme l'avait réjouie son baptême célébré à Nohant le 18 mai 1864 par le pasteur Muston qui marie le même jour Lina et Maurice.

Qui reprend l'un après l'autre ces deux tomes est sensible à leur douloureuse consonance ; dans l'un Marc meurt ; dans l'autre Manceau. Si les deux événements retentissent si profondément dans le cœur de George, c'est qu'avec l'âge lui est venue une sagesse résignée à l'inévitable mais émue plus que jamais et perméable à la douleur, la sienne et celle des plus proches. Les conflits familiaux latents ou déclarés la trouvent lucide et courageuse : elle s'éloigne de Nohant quand Maurice en chasse Manceau, mais elle ne renie rien de son attachement à ce secrétaire intime ; et elle s'applique à maintenir avec le couple un contact qu'elle feint de ne pas croire fragile. Autour d'elle le vide se fait. Delacroix disparaît, Prosper Jourdan, et tant d'autres... Mais l'amie des amies garde Flaubert, Fromentin, Marchal... Et puis le quotidien est là avec la « pioche », les succès éclatants : le triomphe du *Marquis de Villemer*, les échecs : l'impossible adaptation de *La dernière Aldini*, les labeurs et le souci de renouvellement que favorise, si l'on peut dire, l'épreuve : « Cette fois mon roman est très difficile à dire. C'est de la réalité, peu de poésie. » Enfin *Aurore* paraît, et triomphe une fois de plus la vie qu'on n'avait à vrai dire jamais oubliée, quelque masque qu'elle prît, renouvellement de bail, engagement ou congé de domestique, dîners Magny, recherche de la meilleure nourrice, de la voiture la plus avantageuse, du chien le plus affectueux, des meilleures graines, du régime le plus stomachique.

G. Lubin défend, je devrais dire, lave G. Sand de la calomnie la plus imbécile ou la plus ignoble comme on voudra : la correspondance réunie ici montre avec quel dévouement Sand a accompagné le martyr de Manceau, avec quelle chaleur d'amitié elle a associé ses fidèles à sa peine. La moisson d'inédits, 533 lettres retrouvées dont 357 entièrement inédites, 837 lettres retrouvées dont 652 totalement inédites, est telle que c'est une George Sand inconnue qui se présente à nous. Et pourtant, nous la reconnaissons à je ne sais quel frémissement vigoureux que ses familiers aiment à déceler en elle comme une leçon ou un art de vivre sui generis. Ces deux tomes, comme les précédents, mériteraient en exergue cette phrase des *Lettres d'un Voyageur*, la plus forte peut-être qu'elle ait écrite : « Je supporte la vie parce que je l'aime. »

Jean-Pierre Lacassagne

Les ÉDITIONS GARNIER informent le lecteur que l'édition numérotée des tomes XVIII et XIX de la *Correspondance de George Sand* est maintenant disponible.

S'adresser à :

MDL, 87 rue Garancière, 75285 Paris cedex 06,

Mme Maillard, Tél : (1) 634 12 80

George Sand, *Le Château des Désertes*, Editions de l'Aurore, Meylan (Isère), 1985. — Texte établi, présenté et annoté par Joseph-Marc Bailbé.

Jamais ce roman n'a été présenté avec plus d'intelligence et de goût. Intelligence de la « présentation » par J.-M. Bailbé. Goût de l'éditeur qui, continuant sa publication des meilleurs romans, a réalisé une intime liaison entre l'illustration et le texte en allant chercher plusieurs dessins de Maurice Sand (gravés par Manceau) dans *Masques et Bouffons*. La couverture en particulier, représentant une cantatrice en couleurs, est une charmante réussite.

M. Bailbé étudie minutieusement, avec sa finesse habituelle, la genèse de ce roman, écrit en 1847 et publié seulement en 1851, qui fait suite à *Lucrezia Floriani* et reprend quelques personnages de ce dernier. La réalité s'y mêle à la fiction, car l'activité théâtrale des habitants de Nohant est là qui sous-tend le récit. Bien des choses sont prises sur le vif, certainement, pour nous qui connaissons par le menu, grâce à

la correspondance, les occupations de la famille au cours de l'hiver 1846. Mais c'est une réalité transposée, qui fait bon ménage avec la poésie. Une certaine aura de mystère enveloppe l'action un peu capricieuse et déroutante, ce qui a du charme, et une touche de fantastique n'y manque pas. « N'y voyez qu'un rêve de poésie », écrivait l'auteur à l'acteur anglais Macready, à qui elle dédie son récit. Mais dans la dédicace imprimée, elle ajoute : « Ce petit ouvrage essaye de remuer quelques idées sur l'art dramatique... » Et c'est en effet une méditation sur les problèmes de l'artiste (M. Bailbé relève la fréquence anormale de ce mot dans le texte), sur les problèmes du théâtre, et, allant plus loin encore, sur ceux de la vie en communauté. C'est aussi « une œuvre résolument moderne par les perspectives qu'elle ouvre dans le domaine de l'art dramatique » et qu'il faut « prendre au sérieux et se garder de n'y voir qu'un caprice ou une fantaisie de George Sand. » Comme toujours, chez elle, il faut aller plus loin que l'enveloppe et se garder des lectures superficielles.

G. L.  
Pierre Vermeylen, *Les Idées politiques et sociales de George Sand*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1984, in-8°. (Ce livre, publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique, est en dépôt à la Sté Les Belles Lettres, 95, Bd Raspail (6<sup>e</sup>).

Voilà un ouvrage qui vient à son heure, et qui rendra des services incalculables à ceux qui, toujours plus nombreux depuis quelques années, sont appelés à parler, ou à écrire, sur George Sand, sans avoir toujours le temps de chercher des références dans plus d'une centaine de volumes, dont certains introuvables. Toute sa vie, G. Sand a pris parti, toute sa vie, elle a exprimé des idées, avec honnêteté, souvent avec audace. Les siennes d'abord (elle est beaucoup plus originale que ne l'admettent ses détracteurs), et celles des autres, bien sûr, qu'elle les approuve ou les discute. Lorsqu'elle n'est qu'un écho des penseurs de son temps, c'est un écho qui double la voix (Sainte-Beuve), en ce sens qu'elle peut donner, par la grâce de son style, un retentissement amplifié, plus frappant, à ce qui a été dit avant elle. Témoin lucide, témoin frémillant bien souvent de nobles indignations, témoin jamais passif, féminin par son refus de la violence, très mâle par sa vigueur d'expression, elle a essayé, jusque dans la vieillesse, de tout comprendre de son siècle.

Dans son immense production, il n'est pas facile (même pour les spécialistes, je m'en porte garant), de remettre la main sur telle ou telle citation, et souvent j'ai souhaité qu'un chercheur patient fit le classement par thèmes et publiât le relevé des jugements, des réactions de George Sand devant les événements importants comme devant les problèmes ordinaires de la vie. Voilà qui est fait, par les soins de M. Pierre Vermeylen. Neuf chapitres, dont chacun se termine par ce que l'auteur appelle modestement un essai de synthèse, traitent successivement du Féminisme, de la Religion, de l'Éducation, de l'Art, de la Politique, de l'Histoire, des Doctrines, du Socialisme, de l'Action. Un dixième, intitulé « George Sand en Bref », donne une conclusion d'ensemble d'où émergent, pour tout lecteur de bonne foi, les traits essentiels d'une figure rayonnante. En même temps qu'un catalogue systématique qui était son but premier, M. Vermeylen a réussi une biographie intellectuelle de qualité.

On peut regretter seulement de-ci de-là quelques confusions de personnages, et des noms estropiés dans le texte et dans l'index des personnes. Taches qu'il serait facile de faire disparaître dans une réédition si, comme il faut l'espérer, ce livre est accueilli comme il le mérite.

G. L.

D<sup>r</sup> Gay MANIFOLD, *George Sand's Theatre Career*, U.M.I. Research Press, Ann Arbor, Michigan, 1985, Introduction de Georges Lubin.

Très complet, cet ouvrage d'un spécialiste des questions théâtrales, muni d'une bibliographie abondante, de listes de pièces représentées (à Paris, mais aussi sur la petite scène de Nohant), prend le relais de l'ouvrage épuisé de Dorrya Fahmy sur *George Sand auteur dramatique*, et devient l'ouvrage de référence sur cet aspect de la production sandienne, dont il donne un tableau très clair, avec des annexes importantes et une illustration en partie inédite, bien choisie.

G. L.

Jean-Yves MOLLIER, Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne, 1836-1891, Paris, Calmann-Lévy, 1984.

On peut joindre cet ouvrage aux livres consacrés à George Sand, puisqu'à ce nom il n'y a pas moins de 95 entrées à l'Index, et plus de 100 si l'on ajoute Maurice Sand. On savait qu'elle avait été pendant plus de cinquante ans un auteur-maison à forts tirages, longtemps réimprimé sans problèmes, mais l'histoire de leurs rapports était à faire. Grâce aux documents d'archives mis à sa disposition par l'éditeur de la rue Auber et grâce à sa démarche d'historien, complétée par un vrai talent d'exposition, J.-Y. Mollier nous donne à lire un ouvrage du plus grand intérêt, intérêt que le sous-titre résume en quelques mots, et qui se lit en outre comme un roman. Roman que la réussite du fils du colporteur alsacien, aux débuts plus que modeste et devenu par son intelligence et son sens des affaires un magnat de l'édition, une de ces puissances nouvelles que le XIX<sup>e</sup> siècle a suscitées. La liste des auteurs édités par cette maison témoigne du goût et du flair de Michel Lévy, et constitue un palmarès étonnant, et un vrai titre de gloire. L'auteur apporte des renseignements inédits sur de nombreux aspects des relations de George

Sand avec son éditeur. Grâce à lui par exemple, j'ai appris que Michel était venu à Nohant en août 1849. Ce n'est qu'un exemple des précisions qui fourmillent au long des 549 pages de ce volume.

G. L.

Debra LINOWITZ WENTZ, **Fait et Fiction : Les formules pédagogiques des Contes d'une grand-mère, de George Sand**, Paris, A.-G. Nizet, 1985.

Nous avons reçu trop tard l'annonce de cet ouvrage, qui sera étudié dans le prochain numéro.

#### GEORGE SAND A L'ÉTRANGER

Madame Chantal Kalayodjian, membre de l'Association, nous signale un article paru dans le journal *Haratch*, le seul quotidien arménien en Europe occidentale, concernant une exposition consacrée à George Sand dans la ville d'Erevan ou Erivan (république fédérée d'Arménie). En voici la traduction, faite par ses soins, dont nous la remercions.

EXPOSITION FAITE EN L'HONNEUR DE GEORGE SAND DANS LA BIBLIOTHÈQUE ALEXANDRE MIASSNIKIAN (l'équivalent de la Bibliothèque Nationale de Paris) à EREVAN.

« Dans cette bibliothèque une exposition s'est ouverte en l'honneur d'une des figures connues de la littérature française, George Sand, à l'occasion du 180<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance.

« Sont exposés ses romans, ses œuvres autobiographiques et d'autres livres.

« Les œuvres de George Sand jouissent d'une très grande popularité en U.R.S.S. ; Tourgueniev, Dostoievski, Belinski, Tchernychevski, Guertsen et d'autres ont parlé avec admiration de ses ouvrages qui ont été publiés plusieurs fois et en grande quantité en Union soviétique.

« La première connaissance qu'a eue le lecteur arménien des œuvres de George Sand a eu lieu en 1871 à Zmurnia (Smyrne, Turquie) où a été publié *Mademoiselle La Quintinie*. »

# LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

## Assemblée générale du 14 mars 1985

Pour la première fois, notre assemblée se tenait au Foyer des Lycéennes, rue du Docteur Blanche dans le XVI<sup>e</sup>. Nous avons été accueillis par Madame Vandewoorde, proviseur du foyer qui nous a conduits dans la salle George Sand. A notre grande joie, nous avons découvert cette salle, entièrement décorée de portraits de la romancière ou de gravures évoquant des souvenirs sandiens. Dans une vitrine contenant des œuvres de George Sand, nous avons pu remarquer des numéros de notre revue, et en particulier notre numéro spécial sur Nohant.

L'Assemblée générale était précédée d'une conférence de Béatrice Didier : *George Sand romancière* dont nous donnons le compte-rendu dans ce numéro. Un public nombreux se pressait pour entendre Mme Didier, professeur à Paris VIII et auteur de nombreuses études sur le XIX<sup>e</sup>, et en particulier Senancour et George Sand. Nous avons été heureux de constater la présence de lycéens amenés par leur professeur avec qui ils étudiaient cette année *Un Hiver à Majorque* en classe de seconde, d'étudiants du Foyer et d'étudiants étrangers. Il y avait aussi une nombreuse assistance d'amis inconnus qui découvraient notre association pour la première fois.

Mme Didier ayant dédié ses œuvres, l'Assemblée générale commença à 18 h.

**Présents :** Aline Alquier. Mr et Mme Baumgartner. Thierry Bodin. Mme Alapetite. Mme de Bonstetten. Maud Chassignet. Claude Chassignet. Anne Chevereau. Janine Chaintron. Bernadette Chovelon. Béatrice Didier. Mme Eutrope. Mme Gaston Lécuyer. Mme Grinberg-Vergonjeanne. Henriette Kell. Georges Lubin. Francine Mallet. Annabelle Réa. Nicole Riché. Jeanine Tauveron. Marie-Paule Rambeau. Christine Chambaz. Mme Boussinescq.

**Excusés :** Christian Abbadie. Mr Aimar Boulade-Périgois. Mr Jean-Hervé Donnard. Mme Broose-Giran. Mr Pierre Fortassier. Dr Claude Mouzet. Mme Quincerot. Mme Margueritte. Mme Lubin. Joseph Barry. Mme Calviera-Vican. Mlle Tapissier. Mme Nilles. Mme Karveno. Mme Boulan.

### Rapport financier par Jeanine Tauveron. Trésorière.

#### EXERCICE 1984

RECETTES		DÉPENSES	
Résultat exercice 1983	9510,38	Secrétariat et P.T.T.	1 606,19
Subvention Ville de Paris	3 000,00	Bulletin n° 5	10 240,49
Cotisation	7 230,00	Manifestations	5 454,00
Voyage à Venise	76 467,00	Voyage à Venise	73 689,30
Manifestations	5 332,00	Adhésions	120,00
<b>TOTAUX</b>	<b>101 539,38</b>	Résultat de l'exercice	<b>10 429,40</b>
		<b>TOTAUX</b>	<b>101 539,38</b>

#### Trésorerie : 31 décembre

Banque :	5 025,69
C.C.P. :	14 344,20
Caisse :	1 300,00

— Reste à payer Imprimeur :	20 669,89
	10 240,49

10 429,40

## BILAN PRÉVISIONNEL 1985

RECETTES			DÉPENSES
Résultat exercice 1984	10 429	Secrétariat et P.T.T.	4 000
Subventions (?)	7 000	Bulletin n° 6	12 000
Manifestations	5 000	Manifestations	10 000
Cotisations	8 000	Adhésions	200
	8 000	Résultat exercice	4 200
			30 400

La Trésorière  
*Jeanine TAUVERON*

### Rapport moral par Bernadette Chovelon, secrétaire générale.

Notre nombre d'adhérents se maintient toujours à peu près autour de 200. Nous avons noté ces derniers temps une vingtaine d'adhérents nouveaux qui ont pris contact avec nous, soit à la suite du voyage à Venise, soit après une visite à Nohant où ils ont pu se procurer le numéro spécial de notre revue et avoir ainsi notre adresse.

5 membres de l'Association sont décédés cette année :

Mr Claude Rey qui était venu avec nous à Nohant en 1980. — Mr René Sergent. — Mr André Planche. — Mme Grillot. — Mme Giran, fille de Samuel Rocheblave qui avait consacré une étude à **George Sand et sa fille**.

Plusieurs activités ont marqué pour nous cette année 84-85.

D'abord le voyage à Venise dont tous les adhérents ont reçu personnellement le compte-rendu. Je ne reviendrai pas sur le contenu de ce voyage qui nous a tous marqués profondément, mais je voudrais seulement souligner à quel point il a été un lien très fort entre les divers membres de l'Association, ceux qui l'ont organisé et ceux qui y ont participé. Cela nous a permis aussi de nous affirmer en tant qu'association officiellement reconnue. Nous avons été reçus magnifiquement à l'Université de Venise et à la Mairie, en présence du Consul de France et de nombreuses personnalités et je crois que nous avons tous eu le sentiment que notre Association était représentante, ce jour-là, de la culture française et de la diffusion de la pensée de George Sand en terre étrangère.

Ce voyage nous a permis de rencontrer les universitaires sandistes italiens et de prévoir avec eux de futurs échanges. Le premier fruit de ce voyage est déjà assuré : grâce à l'aide de plusieurs membres de l'association, Annarosa Poli va pouvoir rééditer son livre **George Sand et l'Italie** aux éditions Slatkine. Par ailleurs, plusieurs membres de notre Association ont pris la responsabilité de donner régulièrement des articles sur des ouvrages de littérature paraissant en France, pour une revue italienne.

Notre voyage à Venise a été l'occasion d'une nouvelle rencontre des participants parisiens, le 18 octobre 1984 à la Maison des Centraux. Nous avons été invités dans cette accueillante Maison car nous avons fait le voyage à Venise avec une quinzaine d'ingénieurs de Centrale. Cela a été une soirée passionnante car les photos les plus originales de chacun ont été projetées, ce qui a entraîné des discussions sur les différents angles de vue et l'évocation de souvenirs ou d'anecdotes... amusantes. De plus, c'était la première fois que les Centraux abordaient Venise dans une optique sandienne. A cette occasion plusieurs ont lu pour la 1<sup>re</sup> fois **Les Lettres d'un Voyageur** et ont découvert, de George Sand, **Les Maîtres Mosaisites**. Le 23 septembre, nous nous retrouvions à Palaiseau dans la maison de George Sand sur l'invitation de nos amis Baumgartner. C'était un jour d'automne où il faisait beau, si bien que nous avons pu profiter du jardin, encore garni de buissons ou d'arbres que George Sand a plantés. Après une causerie de Georges Lubin situant les événements qui s'étaient passés dans cette maison (cf. tomes 18 et 19 de la **Correspondance**), nous avons pu visiter la maison sous la conduite de nos hôtes. Pour nous, c'est assez émouvant d'avoir si près de nous cette maison où George Sand a habité plusieurs années (et qui a relativement peu changé) et de la sentir toujours si largement ouverte à l'Association.

En novembre, nous nous réunissons pour notre concert annuel dans les salons privés du Lycée

Condorcet où nous étions invités comme chaque année par Jeanine Tauveron. Le jeune et talentueux pianiste Luc Devos, 1<sup>er</sup> Prix du Festival de Palma et spécialiste de Chopin nous a fait entendre six œuvres de Chopin, entre autres des Préludes composés à Majorque, la Fantaisie en fa mineur op. 49, le Nocturne en si majeur op. 9 n° 3, le Premier Scherzo op. 20, etc. Longuement applaudi, Luc Devos nous fit le plaisir de revenir à plusieurs reprises pour jouer d'autres œuvres de Chopin non prévues dans son programme, attention à laquelle les Amis de George Sand ont été fort sensibles. Comme du temps où Chopin jouait dans les salons parisiens, nous étions 70 personnes groupées autour du piano, non seulement des membres de l'Association et de la Société Chopin, mais aussi des amis d'Amis. Nous sommes toujours heureux quand notre Association peut s'ouvrir sur l'extérieur et toujours désireux de faire connaître le rayonnement intellectuel de George Sand, et entre autres son goût musical.

Dans cet esprit, nous avons reçu une universitaire du Québec, membre de l'Association qui avait signalé son passage à Paris et avait manifesté le désir de nous rencontrer. Nous lui avons fait visiter le musée Renan-Scheffer, rue Chaptal, où se trouvent de nombreux documents ou souvenirs sandiens. Quand des adhérents étrangers viennent à Paris, ce musée est pour nous une possibilité de les rencontrer et de les guider dans une visite typiquement sandienne. Les adhérents étrangers qui le désirent peuvent nous écrire quelques jours avant leur arrivée afin de prendre rendez-vous. Cet « accueil » me paraît une des vocations de notre association.

Autre réunion le 27 novembre 1984, Centre Daviel pour une soirée qui réunissait Thierry Bodin, Georges Lubin et Jean Courrier de la direction des Editions de l'Aurore (spécialisées dans la réédition des œuvres de George Sand) et secrétaire général de l'Association d'Echirolles. Jean Courrier a fait l'historique de cette jeune maison d'édition qui a déjà publié divers ouvrages dont les plus récents sont *Tamaris* avec un appareil critique de Georges Lubin et le *George Sand* de Pierre Salomon. Après une présentation de ces deux ouvrages par Georges Lubin, Thierry Bodin a lu quelques lettres de George Sand extraites du tome 18 de la *Correspondance*. Nous assistions à cette réunion avec nos amis balzaciens.

Le 31 janvier se déroulait notre repas annuel. Cette fois-ci nous avons abandonné le *Procope* pour inaugurer une nouvelle salle, le restaurant *Les Ministères*, près de l'Assemblée nationale. Nous étions une quarantaine par petites tables. A l'issue du repas aux chandelles, dans un très joli décor 1900, Georges Lubin nous a présenté le personnage de Hyacinthe de Latouche, ami de George Sand, qui l'a beaucoup aidée dans ses débuts à Paris (il lui a procuré l'appartement du quai Malaquais) et l'a poussée dans sa carrière littéraire. George Lubin devait assister le lendemain au colloque de La Châtre consacré à l'auteur de *Fragoletta* récemment réédité.

Notre souci premier est chaque année la publication de la Revue qui est notre lien direct avec les adhérents de province et de l'étranger. Nous ne cachons pas que cela représente un effort financier de plus en plus lourd, difficilement compatible avec les ressources d'une association comme la nôtre. Cependant nous tenons beaucoup à la maintenir et nous le ferons jusqu'au bout.

Nous avons encore de nombreux projets en cours, entre autres la visite du musée Pauline Viardot à Bougival, une excursion aux gorges de Franchart visitées par George Sand et Musset dans la forêt de Fontainebleau, des soirées théâtrales, l'une avec Jean-Michel Dhermay, intitulée *Si l'on vous disait...* composée de poèmes de Musset, et l'autre montée par Jenny Belley, qui nous l'a présentée le 31 janvier, sur le personnage de George Sand. On organisera sans doute l'hiver prochain un club de lectures pour répondre aux désirs de plusieurs adhérents qui ont manifesté le besoin de se retrouver pour lire à plusieurs en une ou deux soirées les œuvres de George Sand. Enfin il serait possible si nous étions au moins 25 de visiter la Comédie-Française un dimanche matin avec une conférencière. Il faut s'inscrire longtemps à l'avance. Les personnes intéressées peuvent nous le signaler.

Plusieurs de nos adhérents vont participer aux Fêtes Romantiques de Nohant en juin 1985. D'autres comptent se joindre au voyage de la Société Chopin à Majorque en septembre.

Après dépouillements des votes, ont été élus ou réélus membres du Conseil d'administration :

Aline ALQUIER Membre sortant  
Maud CHASSIGNET  
Anne CHEVEREAU Membre sortant  
Bernadette CHOVELON Membre sortant  
Francine MALLET Membre sortant  
Jeanine TAUVERON Membre sortant

La séance est levée à 19 h 45.

## MANIFESTATIONS DIVERSES

### THÉÂTRE

**UNE CONSPIRATION EN 1537** : de jeunes comédiens jouent George Sand.

Les jeunes élèves de 2<sup>e</sup> année de l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre à Paris montent chaque année des spectacles qu'ils présentent au public dans leur charmant « Petit théâtre » de la rue Blanche. Ils ont fait choix entre autres œuvres cette année d'une pièce de George Sand, écrite en 1831, que la romancière avait renoncé à publier et dans laquelle Musset a beaucoup puisé pour son « Lorenzaccio ».

Ces spectacles sont entièrement réalisés par les élèves : décors, éclairages, costumes et bien entendu interprétation. La mise en scène était signée par un professionnel : Pierre Vielhescaze.

Les costumes étaient beaux, les comédiens rayonnant de jeunesse, ardents à servir un texte pas toujours facile à faire passer à la scène. Nous aimons la jeunesse. Nous aimons George Sand. Nous n'aimons pas les tyrans. Nous avons passé une bonne soirée même si ce théâtre-là ne correspond plus tout à fait, il faut bien l'avouer à nos mentalités de citoyens... du XX<sup>e</sup> siècle.

Jeannine Grinberg-Vergonjeanne.

### CONFÉRENCES

« La Vallée-Noire et George Sand », par Mlle Le Floch, Salle Chaillot-Galliéni, le 11 janvier 1985, organisée par « Paris et son histoire ».

Avez-vous vu la mare au diable ? le moulin d'Angibault ? le chêne des Maîtres sonneurs ? la délicieuse demeure du Coudray où la jeune Aurore Dudevant rencontra Jules Sandeau ? la tour de Chateaubrun sur laquelle plane l'ombre de la Gilberte du « Pêché de M. Antoine » ?

Vous êtes-vous promené le long des « traînes » dont George Sand appréciait tant le charme intime ? Connaissez-vous les bords de l'Indre où la romancière se baignait avec tant de bonheur ? La ferme où elle se rhabillait ?

Moi : oui, depuis que j'ai suivi avec un plaisir certain la projection de diapositives si joliment commentées par Mlle Le Floch. Nous nous sommes approchés en douceur, par le biais du charme, de la nature, de la poésie — du savoir aussi — de la romancière, de sa famille, des nombreux amis qu'elle recevait dans sa maison de Nohant.

Bien entendu, on peut regretter qu'une fois de plus, l'accent ait été mis sur les romans champêtres, sur le portrait de « la bonne dame de Nohant ». C'est que j'aime aussi pour ma part la George généreuse, socialiste, engagée, militante ; la femme, l'artiste, libre, amoureuse, aspirant à vivre ses passions sans souci du « qu'en dira-t-on », la mère tendre affectueuse certes, mais dure aussi parfois, notamment avec sa fille Solange ; l'être humain libéré dans un siècle où ses contemporaines le furent si peu.

Mais le thème même de la conférence fixait des limites à la conférencière.

Tel que Mlle Le Floch nous l'a offert, ce fut un bien agréable moment passé en compagnie de George Sand.

J. G.-V.

**Le Meunier d'Angibault : une lecture Probe,**  
par Béatrice Didier, le 14 mars 1985 au Foyer des Lycéennes

Quel cadre plus indiqué pouvions-nous souhaiter pour la tenue de l'Assemblée générale annuelle de notre association que la salle dédiée à George Sand par le beau Foyer des Lycéennes du 10 rue du D-Blanche, Paris-XVI<sup>e</sup> ?

Mme la Directrice et Mme le Censeur de l'établissement ont si bien su populariser leur intérêt pour l'écrivain que la causerie préliminaire de Mme Béatrice Didier, professeur à l'Université de Paris-VIII, se déroula dans une salle comble et en présence d'un public agréablement rajeuni. Mme Marie-Paule Rambeau, qui fut notre précédente et fort brillante conférencière, avait amené pour l'occasion toute une classe de Seconde déjà familiarisée par ses soins avec l'œuvre de l'auteur.

Plutôt que d'entretenir son auditoire de l'œuvre de George Sand en général, c'est d'un roman peu relu parce que difficile à trouver aujourd'hui, **Le Meunier d'Angibault**, que Béatrice Didier choisit de nous parler. Elle l'a choisi parce qu'il est méconnu, et parce que, sans le lire, les critiques le rangent volontiers, au gré de leur fantaisie ou de leur flemme, soit parmi les romans dits champêtres, comme s'il s'agissait d'une fade Arcadie, soit parmi ceux dits socialistes, ce qui, selon B. Didier, mérite quelques nuances.

Œuvre de 1842, le roman n'a rien à ses yeux de béatement utopique. Il condamne certes l'argent, la brutale course au profit, le maintien d'écrasants privilèges. Mais il le fait sans schématisme. La situation des divers milieux ruraux y est évoquée dans sa complexité avec une fine justesse d'observation. Nul n'a peut-être mieux connu le genre de vie, les réactions et jusqu'au langage campagnard, que George

Sand, souligne la conférencière. Alors que Balzac capitula devant la difficulté de donner une suite à ses *Paysans*, George prit maintes fois les Berrichons pour héros. Elle entreprit même à plusieurs reprises de restituer leur vision des choses par un travail original sur leur langage. Quant à la « fusion des classes » par l'union sentimentale, en quoi on a voulu voir une part un peu extravagante de l'utopie sandienne, Béatrice Didier y verrait plutôt un effort individuel presque désespéré pour échapper aux contraintes sociales. Le roman lui semble à ce propos d'un optimisme beaucoup plus tempéré qu'on ne le pense généralement.

Cette lecture non réductrice et probe d'une œuvre peu connue donna, si l'on se fie aux premières réactions de l'auditoire, le désir à la plupart, non seulement de mieux pénétrer l'œuvre de l'écrivain, mais d'entendre plus souvent Mme Béatrice Didier dont les études sur Senancour, Stendhal, le *Journal intime* ainsi que les présentations de plusieurs œuvres de George Sand renouvellent sous bien des aspects les travaux effectués sur les débuts du romantisme.

Aline ALQUIER

- Monsieur Grisot-Gouron de Lyon nous signale qu'il a fait cet hiver deux conférences suivies par un nombreux public sur George Sand.
- Dans le cadre d'un projet d'action éducative, Monsieur Desagulier professeur de musique au lycée de Limoges nous signale qu'il a organisé à Bellac un récital Chopin avec le concours de Piotr Paleczny et une exposition consacrée à Victor Hugo, George Sand et Chopin. Les élèves du collège Louis-Jouvet de Bellac ont travaillé sur ces romantiques et ont participé à l'élaboration des manifestations.

## INFORMATIONS

- Dans une vente sensationnelle qui avait lieu à l'Hôtel Drouot le 20 mars, un exemplaire de *Lélia* a obtenu le second prix record de la séance (le premier étant obtenu par une édition originale des *Fleurs du mal* dédicacée à Delacroix, qui est montée à 1 300 000 F.)

Cet exemplaire de *Lélia* était connu depuis longtemps, c'était celui de Musset, et chacun des deux volumes portait une dédicace différente : *A Monsieur mon gamin d'Alfred, George* (sur le tome I), *A Monsieur, Monsieur le vicomte Alfred de Musset, Hommage respectueux de son dévoué serviteur, George Sand* (sur le tome II).

Il s'est enlevé à 830 000 F. Bien entendu, à ces chiffres vertigineux il faut ajouter les frais, fixés à 10,558 %.

- D'autres souvenirs sandiens sont passés dans des ventes postérieures ;  
— Le 19 juin, une croix en or composée de 6 améthystes et 5 perles fines, qui avait été offerte par George Sand à Marie Dorval ; et deux ouvrages ornés de dédicaces, l'une à la fille de Marie Dorval, l'autre à sa petite fille.  
— Le 28 juin, une écharpe lui ayant appartenu, une mèche de cheveux donnée à Amic le jour de la mort par Lina, une série de photographies de parents et amis, un tableau représentant le tombeau de Nohant, peint par la nièce de Flaubert.

Les prix atteints dans ces deux dernières ventes ne s'envolèrent pas comme le 20 mars.

- On nous a signalé aussi la vente récente à Londres des manuscrits autographes des deux premières *Lettres d'un voyageur*. Chers, très chers...
- La vaillante revue d'Echirrolles, *Présence de George Sand*, a fait paraître, depuis notre dernier numéro ; La correspondance retrouvée. II (n° 21), Mélanges sandiens. III (n° 22), George Sand et le 18<sup>e</sup> siècle (n° 23). Elle annonce un n° sur G. Sand et Alexandre Dumas fils (n° 24), suivis de George Sand et l'autobiographie (n° 25) et La correspondance retrouvée. III (n° 26).

## Romans, biographies, documents divers à propos de George Sand : comment les échanger, les acquérir

Dans le dernier Bulletin de notre Association, nous vous proposons un service nouveau : l'échange, l'acquisition entre nous, d'ouvrages de, ou à propos de, George Sand.

Il nous a paru intéressant en effet de mettre en relation tel ou telle d'entre nous possédant un ou plusieurs ouvrages de George Sand et souhaitant s'en défaire, avec tel ou telle autre qui est à la recherche justement de cet ou ces ouvrages. N'y a-t-il pas là en effet une occasion de dialogue, de vie amicale pour notre association ?

Mais, bien entendu, l'action de notre association se limite à **cette seule** mise en relation pour des raisons évidentes. Il ne peut être question pour nous d'entrer peu ou prou dans des transactions à caractère commercial. Aux **intéressés**, de débattre **entre eux**, des conditions matérielles de ces échanges ou de ces acquisitions.

Cela dit, notre proposition a déjà été entendue puisqu'une de nos amies du Rhône nous a fait savoir qu'elle tenait les ouvrages suivants à la disposition des intéressés :

George SAND. **Souvenirs et Idées**, Calmann-Lévy [1904]

**Le Roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze**, édition originale numérotée. Ed. Montaigne, 1928.

**Les Maîtres sonneurs**, Librairie nouvelle, 1858.

**La Daniella**, introduction et notes d'Annarosa Poli, Ed. Bulzoni, 1977.

G. SAND et A. de MUSSET. **Correspondance**, avec dessins de Musset et fac-similés d'autographes, publiée par F. Decori, E. Deman, Bruxelles, 1904.

Aurore SAND. **Encarnacion**, Grasset (Les Cahiers verts).

Madeleine L'HÔPITAL. **La notion d'artiste chez George Sand** (thèse), Boivin, 1946.

Ernest SEILLIÈRE. **George Sand mystique de la passion, de la littérature et de l'art**. Félix Alcan, 1920.

S'il y a dans cette offre, des ouvrages qui vous conviennent ou si vous-même possédez des documents à proposer, téléphonez-moi : Jeannine Grinberg-Vergonjeanne, 254-29-34. Je veux bien tenter d'organiser concrètement cette mise en relation amicale.

J'ajoute que j'ai déniché dans mon quartier parisien une librairie ancienne « La bouquinerie », Marc Briault, 49, rue Letort, 75018 (métro : Porte de Clignancourt) qui possède une véritable mine d'ouvrages et de documents de et sur George Sand : théâtre notamment en abondance, romans, biographies, brochures divers, quelques-uns assez chers, d'autres plus accessibles. Cette librairie accueillante est ouverte chaque jour sauf le dimanche, de 14 h 30 à 19 heures. Se présenter de la part des Amis de George Sand.

J. G.-V.

Copyright © 1985 Les Amis de George Sand